
LES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES MENÉES PAR L'ORSTOM AU CAMEROUN SEPTENTRIONAL

Michèle DELNEUF¹

Résumé

Les recherches archéologiques menées par l'ORSTOM en coopération avec le Ministère camerounais de la Recherche Scientifique à l'extrême nord du Cameroun ont porté sur l'intégralité des périodes préhistoriques, de l'Early Stone Age au Néolithique et à l'Âge du Fer et ont permis de cartographier un millier de sites, en y associant les prospections et travaux menés dans les yaéré et aux abords des Monts Mandara. Les sites les plus caractéristiques consistent en dépôts de mobilier lithique plus ou moins stratigraphiés et en buttes contenant un habitat sédentaire et différents mobiliers spécifiques. Le néolithique est mieux représenté que les périodes plus anciennes, notamment par les ateliers de taille des environs de Maroua, relativement récents toutefois. Un nombre limité des habitats de l'Âge du Fer a été fouillé et a restitué une chronologie du peuplement comprise entre les V^e et XVII^e siècles AD. Sur le plan culturel, trois d'entre eux ont été assimilés à deux types de peuplements appelés Salakien et Mongossien. Les autres buttes fouillées relèvent d'une distribution plus nuancée. Histoires orales et interprétation archéologique y sont associées et rendent plus complexes leur attribution à une culture précise. Afin de préciser ces aspects, une étude ethno-archéologique de vaste ampleur, compte tenu de la préservation des céramiques traditionnelles dans la région, s'est intéressée aux fabrications, aux méthodes de montage, aux savoir-faire et aux fonctions des céramiques d'une dizaine de groupes ethniques. Ils relèvent de la même histoire du peuplement de cette partie du Cameroun et du bassin du lac Tchad. La contribution des archéologues ayant coopéré, par ces recherches, à la connaissance du passé camerounais, mais aussi au développement de méthodes de travail spécifiques et originales, s'est concrétisée dans plusieurs mémoires et publications. Elle a permis d'en prolonger les aspects par l'ouverture de programmes plus au sud, dans les milieux forestiers et péri-forestiers.

Abstract

The archaeological research conducted by ORSTOM with the cooperation of Cameroonian Ministry of Scientific Research in the Far North part of Cameroon have covered all prehistoric periods, from Early Stone Age to Neolithic and Iron Age and have permitted to map about a thousand sites, including those in the yaéré plains and near the Mandara mountains. The most characteristic sites consist of settlements with more or less stratified lithic remains, and of mounds which contain a sedentary habitat and various specific objects. The Neolithic is better represented than the older ages, in particular with the flaking settlements near Maroua, who are comparatively recent nevertheless. A limited number of Iron Age mounds have been excavated and have permitted to restore a chronology of human occupation included between Vth and XVIIth centuries AD. Culturally, three of these mounds have been assimilated to two types of populations called Salakien and

1. Archéologue, Orstom, BP 1857, Yaoundé.

Mongossien. The other excavated mounds belong to a culturally less distinct distribution. Oral traditions and archaeological interpretation, associated in their explanation, make their attribution to a precise population a more complicated question. To elucidate these aspects, a large scale ethno-archaeological study, considered the preservation of traditional ceramic techniques in the Far North province of Cameroon. It looked at fabrication and manufacturing methods, savoir-faire and uses of ceramics in a dozen ethnic groups. These characteristics belong to the same history of population settlements of the Far North Cameroon and the Lake Chad region. The contribution of archaeologists, cooperating in these programs, to the knowledge of the Cameroon's past, but also to the development of specific and original methodologies, took shape in several university theses and publications. It also contributed to extending the fieldwork to the south of Cameroon, in forest and peri-forest environments.

INTRODUCTION

Ce séminaire, organisé à l'initiative du réseau Paléo-Anthropologie en Afrique Centrale (PALEANTHRAC) et du département d'Art et d'Archéologie de l'Université de Yaoundé I, nous offre l'occasion de faire le point sur les recherches en archéologie au Cameroun, bilan étendu sur une quinzaine d'années parsemées de contraintes diverses, parmi lesquelles la fermeture de l'Institut des Sciences Humaines, qui n'ont pas entamé le dynamisme des équipes engagées dans ce pays.

La réunion de Garoua, en 1979, prolongée par le Congrès international de Yaoundé, en 1986 (Essomba, 1992), recommandait une plus grande coordination entre les programmes, une réglementation effective relayée par une ou plusieurs structures muséographiques, un enseignement d'archéologie autonome, enfin la construction d'un laboratoire de recherche archéologique. Les recherches archéologiques soutenues par l'Orstom au Cameroun ont contribué à faire aboutir ces recommandations. Les programmes mis en œuvre furent géographiquement localisés, il est vrai, mais leur thématique était pluridisciplinaire, dépassant le simple inventaire des richesses archéologiques des régions étudiées.

L'histoire du peuplement du Diamaré et de l'Extrême Nord du Cameroun a ainsi été abordée par l'archéologie, l'ethno-archéologie des cultures matérielles, l'étude de l'évolution du milieu. Elle relève de l'histoire du bassin du lac Tchad tout entier, ainsi que l'évoquait A. Marliac dans l'introduction de sa thèse « *même aux époques « historiques », notre région par exemple est plutôt la marche des empires du nord et du nord-est qu'un lieu autonome d'émergence* » (Marliac, 1991, p. 16). Elle se prolonge aussi au delà par des liens certains avec le peuplement des bords de la Bénoué.

I. — CONTEXTES ENVIRONNEMENTAUX ET MÉTHODOLOGIES DIFFÉRENCIÉES

I.1 — Le cadre général

La région d'étude, que nous appellerons au sens large Diamaré, se cantonne en fait entre 9°30' et 11° de latitude Nord. Les paysages rencontrés au sud du 11° de latitude Nord sont constitués d'une pénéplaine bordée à l'ouest par les massifs des Mandara, et à l'est par le cours du Logone. Le réseau hydrographique, qui nous concerne ici, appartient essentiellement au bassin versant du lac Tchad. Les rivières non permanentes (*maayo* en fulfuldé, plur : *maaye*) dont nous parlerons, sont grossièrement orientées est/ouest, et se perdent dans la ligne discontinue que forme le cordon dunaire. Ce dernier traverse la plaine du nord-ouest vers le sud-est. L'attribution de ce cordon à l'une des plages transgressives du lac Tchad (celle de 320 m) est encore discutée (Durand et Mathieu, 1980). Les reliefs sont ponctués par plusieurs massifs-îles de roches volcaniques ou métamorphiques, sources de matières premières médiocres pour les populations préhistoriques, et plus tard utilisés comme refuges par celles subissant les contrecoups des conflits locaux et des mouvements migratoires divers.

I.2 — Approches méthodologiques différenciées

L'objectif du programme consistait, en première analyse, à restituer la chronologie et les caractéristiques culturelles des populations qui ont occupé le Diamaré au sens large, lors des trois derniers millénaires. Puis, en examinant plus attentivement les contextes observés, la recherche de convergence entre milieux, paysages et sociétés passées s'ajouta à l'analyse de l'inventaire archéologique des cultures pré- et protohistoriques. Enfin, un volet ethno-archéologique a pris un essor particulier du fait de la présence d'une activité traditionnelle très dynamique et fort largement préservée : la poterie.

La limite géographique donnée au programme, au sud du 11° de latitude Nord, signifie implicitement que, pour les périodes de l'Âge du Fer, il était important de distinguer les peuplements protohistoriques inclus dans le bassin d'inondation méridional du lac Tchad, appelés légendairement Sao (mais ce terme est désormais corrigé), de ceux situés plus au sud encore. Nous renvoyons le lecteur à la littérature consacrée à la culture des Yaéré dont les plus anciennes manifestations remontent au 2^{ème} millénaire BC et se poursuivent principalement entre 400 BC et le XIX^e siècle (Lebeuf et Lebeuf, 1969 ; Lebeuf *et al.*, 1980 ; Holl, 1988 ; 1992). Le nombre (822 dans toute la plaine péri-tchadienne, dont 432 au Cameroun), la taille et le caractère pré-urbain des tertres d'habitat, la surabondance de la céramique, le rôle majeur joué par l'usage et l'échange de plusieurs types de métallurgie, une économie rythmée par les fluctuations lacustres sont à la base des nuances culturelles établies entre peuplement protohistorique au nord et au sud de cette limite géographique. Au sud du 11° de latitude Nord, l'installation de populations de l'Âge du Fer s'est opérée

à des époques postérieures et a laissé des sites bien moins imposants, mais plus complexes à la fois.

Caractériser et séquencer les cultures anciennes du Diamaré se fondaient donc sur :

- ◆ l'exploitation des données archéologiques recueillies principalement dans les habitats, dont la fossilisation a formé des buttes de taille et de superficie variées ;
- ◆ les indices extraits de l'histoire orale des communautés ethniques vivant dans la région qu'il faut vérifier par de multiples recoupements ;
- ◆ un regard diachronique porté sur les milieux dont les populations anciennes se sont servies pour acquérir et préserver leurs ressources alimentaires ou économiques ;
- ◆ une approche ethno-archéologique comparative s'appuyant sur la céramique traditionnelle des groupes ethniques relevant de l'histoire récente de la région.

L'on exposera d'abord les supports méthodologiques utilisés par les différents auteurs, prospections, sources orales décryptées, contextes paléo-environnementaux, avant les conclusions proprement archéologiques ou ethno-archéologiques.

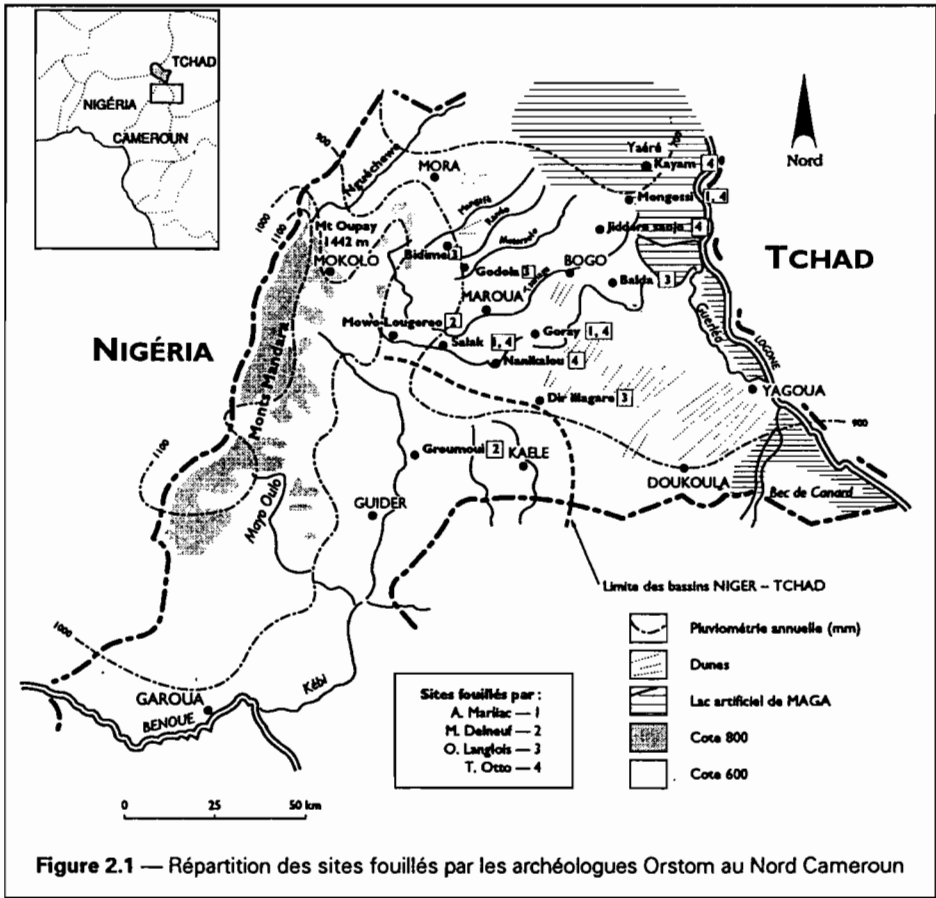
1.3 — La prospection préalable de la quasi totalité de la région

Une prospection, réalisée entre 1978 et 1985, couvrant toutes les périodes représentées dans la plaine du Diamaré et sur ses marges, a permis de cartographier plus de 650 sites entre les 9°30 et 11° de lat Nord (Marliac, 1978 ; 1987 ; 1991, pp. 61-104 ; Marliac *et al.*, 1983 ; 1984 ; Delneuf, 1985). Elle complète celle de la zone des Yaéré (Lebeuf, 1969), et, de part et d'autre du 11° de latitude Nord, les travaux des archéologues de l'équipe de l'Université de Calgary dirigée par Nicholas David (David et Mac Eachern, 1988).

Une banque de données des indices fournis par tous ces sites a été réalisée (par J. Barbery, O. Langlois et M. Delneuf) et a servi de support aux reports sur deux cartes qui seront incluses dans l'Atlas de la Province de l'Extrême Nord. La totalité des informations, pour un inventaire dépassant le millier de sites, a été commentée dans une notice, insérée également dans cet ouvrage, document synthétique des données fournies par les différents prospecteurs (Marliac, Delneuf, Langlois, David et ses coéquipiers).

1.4 — L'apport des sources orales recueillies auprès des groupes ethniques actuels

L'histoire orale des populations actuelles a été recueillie par de nombreux auteurs, anthropologues, historiens, géographes (Mohammadou, 1976 ; Vincent, 1991 ; Seignobos, 1991a et b) auxquels il faut associer certains administrateurs coloniaux de la région soucieux d'histoire ou d'ethnographie (Fourneau, 1938 ; Lestringant, 1964). Mais, en terme d'histoire, la chronologie qui en résulte ne remonte, au mieux, qu'au XVI^e siècle AD, quelle que soit la finesse des recoupements. Rarement associée directement à des



faits matériels datés, cette histoire orale est considérée, en fait, par l'archéologue comme une source de travail utilisable *a posteriori* après avoir été soigneusement critiquée.

De celle qui concerne la région d'étude, il ressort cependant des informations dont les thèmes sont communs à plusieurs groupes ou se répètent significativement, tels que :

- ◆ l'évocation de plusieurs mouvements migratoires subis ou opérés par les populations, provoqués tant par les conflits, que par la fuite devant la traite intérieure ou l'instabilité climatique des régions-sources ;
- ◆ l'importance des royaumes voisins : le Kanem (IX^e-XIV^e AD), le Bornou (XIV^e-XVIII^e AD), plus proche le Wandala (à partir du XVII^e jusqu'au XIX^e), enfin le Baguirmi (XV^e-XIX^e) ;
- ◆ l'impact et l'extension⁽¹⁾ de l'emprise peule à partir du début du XIX^e siècle qui a tiré profit des conflits locaux en gommant les particularismes des communautés

(1) Considérant que les Peuls sont attestés dans la région dès le XVI^e siècle AD, comme éleveurs itinérants.

non-islamisées (par exemple contre les Zumaya dans l'interfluve Boula/Tsanaga) (Figure 2.1).

L'émiettement des groupes de populations dans leur ensemble, émiettement que l'on ressent parfaitement en regardant leur répartition géographique répondant à celle des différentes langues. Il semble bien que l'histoire de ces groupes, que l'on dénomme ethnies(s) aujourd'hui, s'est réalisée au fur et à mesure de modelages et recompositions successifs de leur identité. Les langues ont participé à ce processus et ont évolué en conséquence. Pour la zone qui nous concerne, celles-ci sont réparties en quatre familles. Nous nous sommes plus particulièrement intéressée aux locuteurs des familles tchadiques et Adamaoua-Oubangui, notamment pour le volet ethno-archéologique. Dans cet ordre d'idée, il convenait d'examiner si cet émiettement, que de plus en plus d'études approfondies relèvent aussi dans les structures socio-économiques et les représentations du milieu (Seignobos, 1991a et b ; Vincent, 1991), pouvait s'exprimer dans la variété des cultures matérielles. C'est là que s'insère l'étude des fabrications céramiques traditionnelles.

1.5 — Évolution générale du milieu et impact de l'anthropisation

L'environnement végétal actuel des gisements mis au jour est soudano-sahélien et se trouve à un stade critique car souvent irrégulièrement approvisionné en eau. Pour l'Extrême Nord et le Diamaré, antérieurement à l'Holocène récent, les indices paléoclimatologiques ne renvoient qu'à des phénomènes appréciés à l'échelle supra-régionale : formations de glacis ou de buttes cuirassées, épandages lacustres, formations sur socle ou sédimentaires. Elles relèvent de l'alternance climatique aride/pluvial dont il n'apparaît pas ici de témoins assez nombreux pour sortir des idées générales.

La période étudiée recouvre les deux ou trois derniers millénaires BP. On ne peut retracer que quelques aspects, géographiquement dispersés, de ce paysage en faisant recouper les études de terrain par les sources historiques (Maley, 1981 ; 1993). Malheureusement, pour ces formations sédimentaires du bassin lacustre méridional quelques difficultés de lecture se présentent (Durand et Mathieu, 1980 ; Wilson, 1988).

Il est admis que les transgressions lacustres, à 6 500-6 000 BP, puis à nouveau à 4 500-4 000 BP, ont modelé les paysages et rythmé, dans une mesure modeste, les peuplements. Mais ceci se vérifie davantage pour la partie nord du lac Tchad plutôt que vers les Yaéré et le Diamaré. Postérieurement, l'aridité s'est installée sur la région de façon plus ou moins accusée. Et, c'est autour de 2 000 BP que l'on commence à lire des fluctuations localisées au travers de témoins indirects.

Une phase climatiquement favorable a, semble-t-il, duré toute la première moitié du 1^{er} millénaire AD, et, d'après les rythmes d'écoulement du Bahr el Ghazal vers le Lac, jusqu'au XIII^e siècle AD. Ensuite, une péjoration des régimes hydriques est perceptible à partir du XIII^e siècle AD, qui sera reprise du milieu du XVI^e à la mi-XVII^e AD. L'installation et l'évolution historique des populations correspondantes au centre du

Diamaré peut avoir coïncidé avec une pluviométrie plus importante jusque vers les XIII^e–XIV^e siècles AD, avec des crises climatiques plus courtes mais répétées. Ces événements ont modelé les espaces habitables, d'autant plus marqués selon que les modes de vie économiques des populations anciennes ont été agricoles ou, pratiques plus lourdes pour le milieu, agro-pastoraux (Maley, 1981 ; 1993).

Pour aider à comprendre ces phénomènes interdépendants — peuplement et conditions climatiques — T. Otto, par une étude fondée sur l'anthracologie, explique (ce volume, chapitre 7) les variations des espèces arborées pouvant être liées à une pression anthropique, fort différentielle il est vrai par rapport à ce qu'elle est aujourd'hui (Otto, 1993). Ainsi, des analyses systématiques des macro-restes végétaux (charbons et graines) ont aussi rendu compte des usages des dérivés de végétaux, limités au cadre domestique sans doute, mais significatifs.

II. — PRÉHISTOIRE ET HISTOIRE DU PEUPEMENT AU DIAMARÉ

Trois axes seront suivis dans l'exposé de ces approches différenciées :

- ◆ un premier retraçant brièvement les périodes préhistoriques les plus anciennes dont les vestiges sont assez limités ;
- ◆ un second, exposant les résultats obtenus sur les trois derniers millénaires, sur le post-néolithique ou l'Âge du Fer et leurs correspondances chrono-culturelles ;
- ◆ un troisième, exposant ce que les données ethno-archéologiques relevées auprès des quelques 600 potières de la région ont apporté à la compréhension de la répartition et du rôle de la poterie au sein des cultures de l'Âge du Fer mises au jour.

II.1 — Une région peuplée depuis la Préhistoire

Les travaux de Claude Digara, exposés dans ce volume (chapitre 9) et développés dans sa thèse (Digara, 1988), ont amplement fait le tour du sujet. Pour les périodes préhistoriques *stricto sensu*, un nombre limité de sites a été mis au jour, tant en plaine qu'en montagne (Marliac, 1978 ; Rapp, 1983), avec une fréquence relativement plus forte dans la partie sud du Diamaré et dans le bassin versant de la Bénoué et du Mayo Louti (Digara, 1988).

Techniquement attribuables aux périodes allant de l'Early Stone Age au Late Stone Age, les industries préhistoriques sont en correspondance avec les formations bossoumiennes, puis douroumiennes principalement étudiées dans le sud de la province de l'Extrême Nord. Mais, localement, ces industries ne s'appuient que sur des témoins trouvés en surface, au mieux en stratigraphie difficilement datable (Digara, ce volume, chapitre 9). Des pièces pré-acheuléennes et acheuléennes ont été ainsi découvertes, parfois mêlées, sans pouvoir les situer davantage. Quant au post-acheuléen, A. Marliac en

reconnait la présence par des épisodes techniques sur des pièces découvertes hors stratigraphie, parfois de nouveau associées à de l'Acheuléen (Marliac, 1991, p. 83).

Le Néolithique, qui leur fait suite, témoigne d'une ambiguïté relative dans la définition de ses critères, par les dates tardives des gisements qui en témoignent (aux alentours de 2 000 BP et même plus récemment) et par le contenu en mobilier qui pour la céramique est rare, et pour le lithique va perdurer sous certaine forme pendant l'Âge du Fer naissant. Aussi est-il question de « post-néolithique » lorsque l'on aborde le passage de ce stade à celui où l'emploi et la technologie de la métallurgie seront confirmés.

Les stades néolithiques et post-néolithiques sont assez largement représentés aux environs de Maroua, sur les massifs-îles et leurs piémonts, par une succession d'ateliers de taille jonchés de pièces bifaciales, de pics, de lames massives, d'éclats taillés sur des roches vertes, une rhyolithe noire ou des embréchites (Quéchon, 1974 ; Marliac, 1978). Celui de CFDT-Tsanaga II renferme, dans une stratigraphie très dense et difficile à lire, une association de pièces polies et taillées, de tessons de céramique et d'un anneau de fer. Il est daté de 1720 ± 90 BP (Gif-2232) et 1770 ± 21 (ORSTOM 50), dates qui positionnent la plus ancienne présence de fer travaillé au Diamaré associée à des critères culturels d'un néolithique tardif, malgré tout.

Ces associations de mobilier, de différentes natures et technologies, se répèteront et renforcent, ainsi, l'hypothèse d'un Âge du Fer construit sur un héritage technologique local. Le peuplement auquel correspond ce stade culturel a été appelé par A. Marliac « Tsanaghien ». Olivier Langlois, dans ce séminaire (ce volume, chapitre 16), l'attribue à l'épisode PN1 (Post-Néolithique 1), caractérisé par une culture céramique particulière. Ces cultures ont pu correspondre aussi à une phase climatique favorable à une implantation relativement importante de populations néolithiques entre plaine et reliefs (Marliac, 1991 ; Otto, 1993). L'on peut supposer que ces populations ont dû rencontrer une couverture végétale et arborée dense et pratiquer une agriculture naissante exigeant des déboisements. Aussi, l'idée d'une association des pièces lithiques avec un défrichement est plausible, sans pouvoir en dire davantage. Une étude technologique fine s'appuyant, entre autre, sur les méthodes de remontage des nucléus et la reconstitution des chaînes opératoires, aurait pu apporter à ces hypothèses des arguments que les ateliers de Maroua, fort riches, sont tout à fait capables d'alimenter en supports mobiliers.

II.2 — Le Post-Néolithique ou l'Âge du Fer: spécificité des aires culturelles lors des deux derniers millénaires

Sur les quelques 343 tertres d'habitat, au sud du 11° de latitude nord⁽²⁾, cartographiés et attribuables à l'Âge du Fer, une quinzaine de buttes ont été fouillées, choix établi par chacun des auteurs de ces fouilles de la façon suivante :

- ◆ Un classement des buttes en types 1 et 2, opéré par A. Marliac sur la base de la prospection générale, lui permit d'en ouvrir trois. Ce classement recouvre leur

(2) Ce chiffre est tiré de la base de données de près de 1 000 sites, établie pour confectionner les cartes livrées à l'Atlas de la Province de l'Extrême Nord.

localisation géographique (type 1 : au cœur de la plaine du Diamaré; et type 2 : à l'ouest du Logone dans la plaine d'inondation du lac, appelée les Yaéré). Une comparaison inter-régionale sous-tendait cette classification (Marliac, 1991, pp. 104–109). Chacun des types est représenté par Salak et Goray d'une part, et Mongossi d'autre part.

- ◆ À l'analyse de cette masse de sites, à notre niveau, nous avons opté pour une approche régionale en privilégiant une région occupée par un groupe ethnique historiquement présent dans les sources orales, et dont la langue appartient à l'une des familles les mieux représentées au Diamaré. Le site de Groumoui, aux confins des pays Giziga dit « Sud » et Daba, fut choisi (Delneuf, 1992). La langue Giziga appartient à la famille tchadique. À la suite de nos premières analyses, nombre d'indices des sources orales convergeaient vers la chefferie de Gudur, fort puissante jusqu'au XVII^e siècle AD. L'intérêt se porta sur le groupe de neuf buttes sous-jacents aux actuels villages de Mowo et Louggéréo, à quelques distances de Gudur. Au recueil des données archéologiques, fort abondantes à cet endroit, s'ajoutaient nombre de traditions historiques de groupes ethniques actuels faisant partir leurs ancêtres et leur origine de Gudur. Quelles relations archéologiques, chronologiques et culturelles pouvaient avoir lié ces buttes et les sources orales qui en témoignent ? C'est aux tertres principaux de Mowo (butte 1) et à ceux de leur périphérie (Mowo-Louggéréo 2a) que ces questions se sont adressées.
- ◆ Enfin, O. Langlois reprit l'ensemble des données strictement archéologiques livrées par une série de gisements, étagés dans le temps du I^{er} au XIX^e siècle AD, afin de tracer un tableau chrono-culturel synthétique et de lui opposer les hypothèses recueillies à partir de l'ethno-histoire.

Les fouilles entreprises dans ces buttes ont, la plupart du temps, pris la forme de sondages, multipliés en plusieurs parties importantes de la stratigraphie. C'est donc le mobilier extrait qui constituera le support des analyses, en l'occurrence la céramique. La variabilité de ses indices déclarés significatifs, soit ceux relevant de la morphologie, des décors et des traces technologiques, constitua le fondement de la caractérisation des aires culturelles et des séquences chronologiques établies en regard des datations radiocarbone disponibles.

Or, les céramiques de l'Âge du Fer constituent le creuset de l'évolution des fabrications actuelles. Les changements ponctuels ou globaux des formes, des décors ou des technologies, reflètent en effet la mobilité, les échanges, les statismes des utilisateurs de cet ustensile et de ce matériau, si répandus autrefois et, de nos jours, encore largement utilisés au quotidien dans toute la partie septentrionale du Cameroun⁽³⁾.

(3) Il en est tout autrement au sud du Cameroun, où presque tous les groupes ont abandonné la céramique au profit des matériaux métalliques.

Tableau 2.1 — Séquences archéologiques et chronologiques établies pour la butte de Groumoui

Chronologie établie à partir du mobilier céramique (décors)	Niveaux archéologiques à Groumoui	Datations radiocarbone
• Décor imprimé et appliqué ; quelques Incisions	0 (remanié) 1	
• Décor imprimé, % écrasant ; incisé et appliqué	2 3 4 5	• 940 ± 280 BP cal, 1037 à 1149 AD • 1190 ± 300 BP cal, 781 à 861 AD • 1100 ± 520 BP cal, 910 à 977 AD
• Décor imprimé dominant ; incisé et appliqué nombreux	6 7 8 9/10	
• Décor imprimé = décor incisé ; quelques appliqués	11 12 13	
• Décor Incisé dominant ; quelques imprimés et appliqués	14 15 16	
• Décor appliqué associé à incisé	17	

Pour mémoire : 515 ± 95 BP cal 1289 à 1614 pour la butte 2A de Mowo Lougguéréo

- L'élaboration des séquences chronologiques

Pour les buttes de Salak, Goray et Mongossi, fouillées et étudiées par A. Marliac, les séquences culturelles ont été établies à partir des variations décoratives et, dans une moindre mesure, morphologiques, de la céramique, l'ensemble situé dans le temps grâce aux dates radiocarbone nombreuses. Ceci a incité l'auteur à scinder en deux phases chacune des séquences chrono-culturelles identifiées pour chaque site (Marliac, 1991). Nommées A et B, chacune de ces phases comporte une durée variable libellée comme suit :

- ◆ Pour les buttes de la plaine du Diamaré (de type 1), Salak est divisé en A du VI^e-VII^e au XIII^e AD ; et en B du VII^e au XIII^e AD ; Goray en A du X^e au XII^e AD ; et en B du XI^e au XVIII^e AD (Marliac, 1991, pp. 167 et 377).
- ◆ Pour les buttes de la plaine du Logone (type 2), Mongossi est scindé en A du V^e-VI^e au XIV^e AD, et en B du XI^e au XV^e-XVI^e AD (Marliac, 1991, p. 535).

Pour ce qui concerne Groumoui et Mowo, le premier en cours de publication, le second interrompu en 1991 et repris partiellement par O. Langlois, les dates radiocarbone disponibles sont moins nombreuses, la céramique y jouera également un rôle prépondérant. Trois dates radiocarbone ont été obtenues pour deux des niveaux placés au milieu de la

séquence de Groumoui (tableau 2.1). Ces dates, prises à l'état brut, nous donneraient un début d'occupation au XII^e siècle AD. Par ailleurs, le site était encore habité fin XIX^e, et le village actuel, qui le côtoie, ne s'est en fait déplacé que de la face sud vers la face nord du rocher qui surplombe l'ensemble. Nous verrons plus loin que les sources orales tendraient à placer l'une des premières occupations du village à partir du XVI^e siècle AD, en relation avec les mouvements migratoires issus de Gudur que relatent plusieurs traditions orales de groupes voisins. Aussi convient-il, pour le moment, de ne donner à ces âges, radiocarbone et relatifs, qu'une valeur indicative et de leur associer les indices des cultures matérielles livrés par les séquences archéologiques.

Deux des buttes de Mowo-Louggéréo (comprenant un total de 9 tertres), situées au centre et à l'est du complexe, ont été habitées dès avant le XVI^e AD. C'est le cas du tertre numéroté 2A, situé près du village de Louggéréo, qui est daté, pour le milieu de sa séquence, de 515 ± 95 BP (Ly-5247), soit en valeur brute vers le XV^e siècle AD et en valeur calibrée de AD 1289 à 1614 (Delneuf et Medus, 1991). C'est également très certainement le cas de la butte centrale, numérotée 1, dont les dépôts dépassent en profondeur ceux du tertre 2A (5,70 m contre 2,10 m) et témoignent, selon les sources orales, de l'endroit le plus anciennement et aussi le plus longuement occupé du complexe. Mais aucun ¹⁴C valable n'y a été obtenu pour le sondage que nous avons fait dans cette butte 1.

- Variabilité des ensembles culturels, aires de peuplement et aspects des modes de vie

Il sera uniquement question ici des résultats obtenus par les travaux de A. Marliac et M. Delneuf ; O. Langlois exposera ses conclusions dans ce volume, chapitre 16.

Salakien et Mongossien (Marliac, 1991)

Au delà des séquences spécifiques aux sites eux-mêmes, A. Marliac divise ses ensembles chronologiques en : Âge du Fer Ancien (AFA) de 0 à 500 AD ; puis Âge du Fer Moyen 1 (AFM1) de 500 au XIV^e siècle AD ; et Âge du Fer Moyen 2 postérieur au XIV^e jusqu'à la première moitié du XVII^e siècle AD ; enfin Âge du Fer Final (AFF) de la seconde moitié du XVII^e au XIX^e siècle.

Les classifications céramiques établies par A. Marliac, pour les séquences de Salak, Goray et Mongossi, ont permis d'identifier deux cultures distinctes en prenant pour éléments discriminants les motifs décoratifs et les profils, ces derniers secondarisés par rapport aux premiers dans l'analyse. La première est le Salakien, regroupant les phases A de Salak et Goray, et la seconde est appelée Mongossien, comprenant Mongossi A (Marliac, 1991, vol. II, p. 730). Pour conforter ces attributions culturelles, ces critères céramiques sont associés aux données stratigraphiques, à la distribution des structures et aux indices plus difficilement situables de l'outillage lithique ou des restes osseux.

Les phases B, reconnues par l'auteur pour chacun des sites, sont définies par l'ajout d'un type de décor incisé (au peigne notamment) à la panoplie des motifs et techniques constituant le support de la classification choisie. C'est pourtant un motif ou une technique répandus tout au long de la stratigraphie de chacun de ces sites (Marliac, 1991, p. 730). Cette classification céramique est donc particulièrement détaillée, bien que peu quantifiée.

Tableau 2.2 — Sources orales et essai de restitution chronologique autour du site de Groumoui

Sites archéologiques	Sources	historiques
Groumoui	Giziga Moutouroua	Guidar (Monsokoïo)
<ul style="list-style-type: none"> • Apport Giziga aux Daba via Groumoui et constitution des Daba Mouzgoy 	<ul style="list-style-type: none"> • Emprise Fulbé (sur Giz Kalliao) après la prise de Maroua (1805) 	<ul style="list-style-type: none"> • 1830 : Premier Lamidat de Guider
<ul style="list-style-type: none"> • Contact avec les Giziga Moutouroua • Apports Guidar tardifs • Passage du groupe Monsokoïo/Guidar par Garmay et premier départ vers Guider 	<ul style="list-style-type: none"> • Emprise régionale de Bidinguer. • Guerre victorieuse contre les Mundang de Mijivin 	<ul style="list-style-type: none"> • Recomposition des 3 groupes Guidar : Mambaya, Moukdara et Monsokoïo
<ul style="list-style-type: none"> • Première installation à Groumoui 	<ul style="list-style-type: none"> • Fuite de Gudur et création de la Chefferie de Moutouroua par Bidinguer 	<ul style="list-style-type: none"> • Fin XVII^e : Départ de la fraction Monsokoïo de Gudur (invasion de criquets et menace baguirmienne)
<ul style="list-style-type: none"> • Départ théorique des « 4 frères » de Gudur 	<ul style="list-style-type: none"> • Départ de Gudur des Giziga Loulou avant les Giziga Moutouroua 	
	<ul style="list-style-type: none"> • Provenance du Baguirmi ; • Installation à Gudur 	
R a r e t é d e s s o u r c e s		

Au-delà de leurs cultures matérielles respectives, Salak et Goray, rattachés au Salakien, sont identifiés par leur inventeur comme des établissements d'agriculteurs pour Salak, plus précisément d'agriculteurs-éleveurs pour Goray. Pour sa part, Salak a livré des carporestes de Sorgho (*caudatum*), que la proximité de sols bien drainés (notamment les rives du mayo Boula sur lesquelles le site se trouve) a naturellement favorisé. Quant à Goray, ses occupants ont utilisé *Sorghum durra* (Marliac, 1991, p. 376) et, par les ossements de bovidés (*Bos taurus* attribués à du taurin ?), se rapprochent davantage d'une tradition d'éleveurs. On observe encore aujourd'hui de telles espèces de bovidés dans plusieurs écosystèmes traditionnels au nord du Cameroun (chez les montagnards Mofu du nord de Maroua, ou les Dowayo de la région de Poli).

La chronologie de la phase principale de leur occupation (phase A) s'étale conjointement du VI^e au XIII^e siècle AD. Et, à ce titre, A. Marliac reconnaît dans la limite

o r a l e s		Chronologie	Période
Daba	Fulbe	Repères séculaires et stades établis par A. Marliac	
<ul style="list-style-type: none"> • < 1868 : premiers règnes du Lamidat de Mouzgoy • Mouvement Giziga issu de Moutouroua /Roum 	<ul style="list-style-type: none"> • 1805 : Prise de Maroua sur les Giziga Kalliao 	XIX ^e AD	
<ul style="list-style-type: none"> • 3 villages étapes des autochtones Daba : Gaouar, Membeng, Zidim • Mouvement d'origine des Daba autochtones (Daba indépendants), passé par Gudur 	<ul style="list-style-type: none"> • Proclamation du jihad d'O. dan Fodio 	XVIII ^e AD	Âge du fer final (AFF)
		XVII ^e AD	Âge du fer moyen 2 (AFM2)
	<ul style="list-style-type: none"> • Présence de pasteurs itinérants dans le bassin du lac 	XV ^e à XVI ^e AD	
	<ul style="list-style-type: none"> • Mouvements répétés de pasteurs de diverses origines en relation avec les fluctuations lacustres 	XIV ^e AD et autour du XIII ^e AD	Âge du fer moyen I (AFM1)
o r a l e s		Avant le XIII ^e AD	

supérieure de cette période, fin XIII^e siècle AD, un changement dont la signification peut être multiple. Crise climatique, ou plus globalement écologique, surcharge démographique sur des terrains agricoles, contrecoups de déséquilibres que J. Maley rapporta pour le pourtour du lac Tchad (Maley, 1981 ; 1993), conjonction de tous ces facteurs que T. Otto analysa dans sa thèse (Otto, 1993) ? Plusieurs causes pourraient en fait être trouvées et beaucoup auront pour base des contraintes que milieu et populations ont pu se renvoyer.

Les périodes postérieures, XV^e, XVI^e et surtout XVII^e et XVIII^e, ont livré des âges radiocarbones comportant des irrégularités également importantes. C'est aussi à ces périodes que chacune des phases B, identifiées dans les séquences, s'est particulièrement manifestée. À partir des XV^e-XVI^e siècle AD, on peut leur rattacher aussi une instabilité consécutive aux mouvements de population que les sources orales dénomment Mbana, Zumaya, Gudur (Marliac, 1991, pp. 167-168). Enfin, Goray et Salak sont riverains du même cours d'eau

qui fut un élément crucial pour l'ancrage des populations protohistoriques, Zumaya notamment, et a pu constituer une frange naturelle pour leur expansion. Le rôle géo-historique des cours d'eau du Diamaré, partant des Mandara et se perdant dans le cordon dunaire vers l'est, ne semble donc pas secondaire. Dans une étude comparative de la céramique traditionnelle Giziga et Mofu, sous un angle morpho-technologique et linguistique à la fois, D. Barreteau et M. Delneuf avaient rendu compte de leur pertinence comme limite de traditions et d'influences pour ce domaine précis (Barreteau et Delneuf, 1990). A. Marliac réactualisa son analyse récemment (Marliac, 1995) en s'appuyant sur une étude plus pointue des carpo-restes de Sorgho à Salak (*caudatum*) et à Goray (*durra*) et des contextes pédologiques qui leur sont le plus favorables. Cette analyse va dans le sens d'une expansion des groupes de peuplement sous le coup d'une instabilité socio-économique.

À Mongossi, l'élevage de bovidés (identifiés comme taurins également) et d'ovicapridés s'est associé davantage que dans ces deux sites à la culture du Sorgho « probablement *caudatum caffra* » (Marliac, 1991, pp. 535–536), ainsi qu'à des restes de faune chassée abondants (antilopes, gazelles, etc.), plus qu'à Salak tout au moins. De même, la situation du site en plaine d'inondation paraît avoir eu de notables conséquences sur les rythmes de mise en culture des céréales et leur nature (probables mils inondés dits « flottants »). En revanche, Mongossi ne semble pas avoir vécu d'une réelle économie fondée sur la pêche (Marliac, 1991, pp. 537–539 : peu de restes de poissons et le plus fréquemment des silures), comme ce que l'on constate dans les sites des Yaéré, riverains du Logone ou du Serbewel (Holl, 1988).

Pour mettre aussi l'accent sur les modes d'exploitation du milieu liés à une anthropisation, en l'occurrence par l'agriculture ou l'élevage, la nature et l'évolution des sols anthropisés ont été également abordées par la micro-pédologie à Mongossi (Lamotte, 1990). L'auteur y a tenté de déterminer quelle était la part de la densité de l'occupation humaine dans la dégradation de ces sols, notamment pour les plus abîmés d'entre eux, les hardés, et a ouvert ainsi une forme d'expérimentation dans un but agro-pédologique et diachronique à la fois sur un temps plus long que celui abordé classiquement par cette discipline.

Enfin, pour ce gisement précis, Marliac signale des échanges de matière première sur une longue distance, avec les régions de Maroua et de Garoua (Marliac, 1991, p. 535).

Groumoui et Mowo-Louggréo, peuplement multiple entre plaine et piémonts

L'on exposera ici les résultats obtenus du village de Groumoui dont l'étude est achevée. L'on dénombre trois étapes principales dans la répartition du mobilier. Ainsi, traduire les données matérielles de Groumoui en termes d'occupants permet d'attribuer les niveaux inférieurs contenant une céramique à décor préférentiellement incisé à une phase d'installation. Celle-ci serait suivie d'une incursion encore timide de décors céramiques imprimés, auxquels s'ajoutent des incisions. Jusqu'à l'abandon récent du site, le mobilier témoigne d'une longue phase où le taux de décor imprimé domine par rapport aux motifs collés (bourelets et boutons) et à quelques incisions dispersées.

Si l'on examine maintenant les informations tirées des sources orales recueillies à Groumoui et auprès de villages voisins, il ressort qu'un groupe de quatre frères, partis de Gudur/Mowo, s'est installé dans le village. Ils n'ont pas trouvé l'endroit vide et ont fait

alliance avec les autochtones, « pour leur adresse à la chasse », disent les récits. Puis est mentionné le départ d'une partie de ces premiers occupants vers le sud de la région, en pays Guidar aujourd'hui. Ce départ peut être rattaché au début de l'histoire des Guidar qui mentionne le cheminement depuis Gudur de l'une des trois fractions majeures de ce groupe, les Monsokoïo, en empruntant deux voies de migration vers le sud. L'une de ces voies serait passée par Garmay (Collard, 1981, p. 134), localisé par Ch. Collard non loin de Groumoui et qui nous semblent être les mêmes localités (Delneuf, 1992).

Plus tardivement, l'apport de populations giziga provenant de Moutouroua (à moins de 2 km du site) s'est effectué par des fractions de ce groupe se dirigeant vers le sud-ouest de la plaine du Diamaré jusque vers ses marges, en piémont des Mandara pour former le groupe Daba-Mouzgoy, traversant ainsi les environs de Groumoui, de Pilim, de Guilpi et de Broui (Lestringant, 1964). Ces Daba ont eue aussi de nombreux et profonds contacts avec les Guidar, déjà cités à propos du second mouvement de peuplement (Delneuf, 1992).

L'on dénombre ainsi trois moments importants que l'on peut mettre en parallèle avec les trois temps de l'occupation de Groumoui révélés par la céramique, mais il est bien difficile de les faire concorder avec les dates radiocarbone.

En effet, les plus anciennes, dont on dispose, les XI^e ou XII^e siècles AD (voire plus tôt si l'on retient les VIII^e-IX^e siècles calibrées sur des âges BP à forte marge), seraient, à notre avis, trop reculées pour confirmer la relation des premiers occupants de Groumoui avec les migrants provenant de Gudur, si ces mouvements, en parallèle avec d'autres issus de cette chefferie, datent approximativement des XV^e-XVI^e siècles AD, voire du XVII^e (Seignobos, 1991a). Par ailleurs, Ch. Collard (Collard, 1981, p. 131) situe, du XVII^e à la première moitié du XVIII^e, le second de ces mouvements formant les Monsokoïo au sein du groupe Guidar. Dès lors, peut-être faut-il voir, dans ces datations et ces niveaux les plus anciens, des installations antérieures, correspondant par exemple aux « autochtones » découverts par les quatre frères migrants cités par la tradition orale ? C'est là une hypothèse difficile à vérifier sur la seule base des trois sondages ouverts à Groumoui. À ce titre, une comparaison entre les mobiliers de Groumoui et de Mowo-Louggeréo s'impose.

Enfin, la relation de Groumoui avec les Giziga de Moutouroua se dessinerait bien postérieurement au XVI^e siècle AD, la présence de ce groupe étant estimée au Diamaré vers le XVII^e siècle. Arrivé lui aussi de Gudur, il fut guidé par un chef mythique, Bildinguer, qui, assez vite, entretint des relations conflictuelles avec ses voisins (tableau 2), les Moundang de Mijivin notamment. Ces conflits sont situés approximativement vers le XVIII^e siècle AD (Pontié, 1973, p. 34), et ce n'est que bien après cette date, au début, voire au milieu du XIX^e, que l'on situe le départ de fractions Giziga vers les piémonts des Mandara pour fonder le groupe Daba de Mouzgoy (Lestringant, 1964, p. 382).

L'on peut pour le moment noter que la prédominance durable de céramiques imprimées et décorées par applique dans la dernière séquence culturelle de ce site pourrait coïncider avec une période de stabilité des populations occupantes. Mais y voir les ancêtres de ce que l'on appelle aujourd'hui les Giziga dits Sud ou Moutouroua est encore prématuré. En effet, pour ces Giziga méridionaux, comme ceux du nord autour de Maroua et de Kalliao, l'on ne perçoit pas, au travers des sources orales, ce groupe en tant qu'« ethnique »

avant le début du XIX^e (1805, prise de Maroua), au moment de son conflit avec les Fulbé (Mohammadou, 1976).

Les deux tableaux (tableaux 2.1 et 2.2) résument les données, archéologiques et historiques, permettant de comprendre l'évolution du peuplement du site de Groumou. Ils exposent aussi la difficulté de dresser des passerelles définitives entre cultures matérielles, mouvements de populations et références ethniques précises (que les informateurs de nos sources orales imposent naturellement dans leur souci d'identité historique).

Mais, la confrontation de tous les paramètres utiles à la restitution de leur peuplement montre bien que deux sites, même très vastes et prometteurs comme celui de Mowo, confèrent aux conclusions que nous pourrions en tirer une valeur très locale. Aller au-delà nécessiterait d'autres fouilles que les modestes sondages pratiqués là (3 à Groumou, 2 à Mowo-Louggéréo). Pour le moment, il nous paraît donc prématuré d'inclure ces deux ensembles céramiques dans le Salakien et le Mongossien. L'étude du mobilier et des structures exhumés du complexe de buttes de Mowo-Louggéréo, dont les séquences sont plus longues, contribuera à préciser le substrat culturel qui modèla plusieurs des groupes actuels installés en plaine ou en piémont. Reportons nous à la contribution de O. Langlois pour les régions immédiatement au nord et au sud de Maroua et les derniers siècles de cet Âge du Fer récent.

Sur le plan des modes de vie, les études palynologiques et anthracologiques à partir de prélèvements opérés dans des niveaux archéologiques ont fait ressortir qu'il s'agissait aussi de communautés d'agriculteurs. Plusieurs espèces végétales consommées ont été identifiées et analysées en contexte : certaines majeures comme *Sorghum durra*, deux Malvacées, *Hibiscus sabdariffa* et *H. esculentus* ; d'autres plus secondaires comme les dérivés d'arbres anthropiques : *Vitex doniana* (Delneuf et Otto, 1994) ou *Bombax* sp. (Delneuf et Medus, 1991). Les recettes alimentaires et les proportions consommées nous sont encore inconnues. Mais l'on notera que l'association de sorgho et de malvacées est établie anciennement, bien plus que ne le laissaient paraître les sources orales l'attribuant à l'arrivée de Peuls (mi-XIX^e siècle pour une emprise élargie). De même, des structures de conservation ou d'aménagement ont été identifiées pour le sorgho (à Mowo par exemple, et tout à fait comparable à celle de Goray) et mettent en évidence l'originalité des méthodes de traitement des céréales bien avant l'emprise fulbé sur la région. Pour ce qui concerne les faunes, moins d'échantillons sont à notre disposition, mais le rapport bovidés/ovi-capridés paraît semblable à celui de Goray et de Mongossi.

Dans ce même contexte du rapport agriculteur/éleveur, il est attesté dans plusieurs sites que les populations, dès avant le XVI^e siècle AD, tenaient déjà compte de l'aide d'espèces ligneuses particulières dans la préservation des sols (*Acacia albida*, par exemple, à Groumou : Delneuf et Medus, 1991). C'est un argument qui joue en faveur de la reconnaissance de périodes, courtes il est vrai, mais climatiquement plus défavorables. T. Otto expose dans ce séminaire les conclusions plus larges qu'il a tirées des analyses de charbons de bois⁽⁴⁾ et de graines carbonisées (Otto, 1993), conclusions qui sont encore au

(4) Les travaux de T. Otto ont permis de constituer une liste de référence des bois appartenant au couvert végétal actuel du Diararé, complétant ainsi le petit nombre de bases de données récentes disponibles pour cette latitude du continent (notamment celle du Musée Royal de l'Afrique Centrale, constituée par R. Dechamps).

conditionnel mais qui, pour la première fois, s'appuie sur une étude quasi systématique de l'évolution des paysages.

III. — L'ÉVOLUTION DU PEUPEMENT DU DIAMARÉ : PERSPECTIVES SUPRA-RÉGIONALES

Le peuplement ancien du Diamaré central, dès les premiers temps de l'Âge du Fer, s'est déroulé en suivant un rythme assez complexe : substrat néolithique mêlant technologie lithique et rudiments de métallurgie du fer, appropriation d'espaces variés (plaines, piémonts, bassins versants), mouvements de peuplement de faible densité, incitant à rechercher des trajectoires pour plusieurs groupes restreints en fin de compte et se recoupant entre elles. La notion d'origine, sous-jacente à chacun des récits retracés par les ethnies actuelles, demeure ainsi un élément à manier avec prudence. L'ensemble du Diamaré, comme l'ensemble du bassin du lac Tchad méridional, est un lieu de passage obligé. Il fut plutôt à ce titre en marge des empires du nord (Kanem, Bornou, Wandala, Baguirmi), sans être l'épicentre d'un groupe de pouvoir quelconque. Les recompositions humaines, le milieu aux capacités d'absorption des unités humaines déjà limitées, l'impact des forces voisines plus expansives y ont conduit à une relative nucléarisation des communautés qui s'y sont installées ou déplacées.

Ainsi les premiers siècles de l'ère chrétienne (entre 2 000 BP et 1 300 BP) sont assez peu connus car peu de sites ont été fouillés dans l'ensemble. En revanche, ceux fouillés témoignent du hiatus chronologique intervenant entre les XIII^e et XIV^e siècle AD dont l'explication réside dans de multiples causes.

Il s'est posé, dès la transition Néolithique-Âge du Fer, la question d'un fond commun se manifestant jusqu'au XIII^e-XIV^e siècle AD, ceci trouvant quelque support dans les études linguistiques traitant de glottochronologie, auquel succéderait une relative recomposition des communautés humaines dont on ne discerne les aspects que vers le XVII^e siècle AD, dès lors que les sources orales peuvent être placées, plus ou moins, sur une échelle chronologique.

Ces différentes étapes de formation du peuplement devraient se refléter au travers des cultures matérielles anciennes. Or, les quelques études de mobilier basées sur la variabilité de leurs critères sont assez difficiles à décoder dans ce sens et c'est plutôt, comme à Groumou, en fin de période d'occupation que la céramique affiche une relative stabilité alors que les premiers temps montrent une grande diversité, des décors principalement. A. Marliac énonçait d'identiques réserves à propos d'apports, d'origine septentrionale, au mobilier mongossien : « *Si les séquences (de Mongossi) enregistrent une rupture de datations, une rupture de stratigraphie traduisible en termes d'occupations différentes, la culture matérielle ne dénote pas (typologie des poteries) de modifications drastiques non plus qu'une parenté stricte avec les ensembles contemporains connus.* » (Marliac, 1991, tome 2, p. 769).

La question s'étend au domaine linguistique, en effet. Faut-il associer ce fond commun hypothétique à l'idée d'un phylum commun des langues tchadiques divisées, selon

l'estimation de la glottochronologie (méthode à manier avec beaucoup de prudence), lors de ce même XIV^e siècle AD (Barreteau et Jungrauthmayr, 1988) ? La diversité des langues, que l'on observe aujourd'hui, et partant des groupes locuteurs, date-t-elle de cette période ?

Qu'en penser lorsque l'on remarque que les séquences des habitats du Diamaré central (Salak et Goray) s'interrompent significativement à cette date, pour reprendre avec beaucoup de confusion dans les âges radiocarbones vers le XVII^e siècle ? Il est à noter que ceci correspond, plus vaguement que précisément, à plusieurs épisodes de mouvements de populations témoignant de crises, soit climatiques, soit écologiques (surcharge d'espaces culturels entre autre), soit historiques (expansion des empires riverains du lac) autour du bassin lacustre (Maley, 1981).

Ces mutations n'ont pas manqué de produire des contacts plus importants, à partir du XVI^e siècle AD notamment, avec des populations d'économie différente, par exemple agro-pasteurs non peuls s'éloignant des déficits climatiques du nord et de l'est du bassin du lac Tchad. Ce mouvement précéda la progression du nord-ouest vers l'est et le sud-est des pasteurs peuls, attestés sur les confins du bassin tchadien dès le XVI^e siècle AD. Et ce n'est qu'au siècle suivant, que seront perceptibles les éléments de cette diversité de peuplement, dès lors que les sources orales s'adjoindront à notre documentation, mais qu'aussi les Peuls deviendront plus entreprenants sur la région. Quelques éléments explicatifs commencent à apparaître mais le nombre restreint de sites auxquels ils se rapportent les limitent de fait.

Et c'est aussi dans le but de comprendre cette variabilité des traditions historiques et ethniques qu'ont été entreprises les études céramologiques au sein de plusieurs groupes sur une base ethnographique il est vrai, mais pour aboutir à une vision diachronique de ce que les objets étudiés ont à dire, au-delà de leur présence inerte et sèche dans une stratigraphie ou dans une étude quantitative.

IV. — L'APPROCHE ETHNO-ARCHÉOLOGIQUE À PARTIR DE LA CÉRAMIQUE

Le mobilier archéologique extrait des sites de l'Âge du Fer, céramique et objets de fer principalement, suggérait, par ses contextes chronologiques, sa place dans les sites d'habitat et sa nature propre, une multitude de questions. Pour ce qui concerne la céramique, il eut été difficile de ne pas s'interroger sur les fabrications traditionnelles très largement encore en activité dans tout le Diamaré, voire dans la majeure partie du Cameroun septentrional. L'ethno-histoire des communautés de peuplement de la région ne se comprend pas davantage sans un examen des cultures matérielles, dont les aspects technologiques, stylistiques et morpho-fonctionnels trouvent leurs racines dans un passé, récent pour ce que les sources orales en disent, mais vraisemblablement plus ancien si l'on examine les données livrées par l'archéologie.

Nicholas David, de l'Université de Calgary (Canada), avait mis en évidence la place de la poterie dans les espaces domestiques et économiques de populations riveraines de

la Bénoué, près de Garoua. Il s'était également appuyé sur la céramique des villages protohistoriques répartis le long de cette vallée, attribués aux anciens Nguewé et Nyam Nyam datés du XVIII^e siècle AD, d'une part et, d'autre part, sur la poterie usuelle fabriquée par les potières du village de Bé, au bord du Kebbi, affluent de la Bénoué, composées de Fulbé et de migrants de diverses origines (dont des Giziga de la région de Loulou largement représentés dans notre propre échantillon) (David, 1971). Il ne nous en est malheureusement parvenu que l'étude ethnographique, qui demeure un modèle de réflexion.

Notre propre étude céramologique porta dans un premier temps sur des thèmes technologiques. Il s'agissait d'analyser le comportement des matériaux constitutifs, argiles et dégraissants, sous l'effet de la cuisson et de traitements particuliers, enfin de tenter de restituer les méthodes de montage (Balfet, 1966 ; Rice, 1987). Nos premières enquêtes ethno-archéologiques furent consacrées à une douzaine de chaînes opératoires types, recueillies auprès de potières de sept ethnies différentes résidant au Diamaré. Les aspects fonctionnels et socio-économiques y furent ajoutés. L'approche ethno-archéologique s'adresse donc en priorité aux problèmes soulevés par le mobilier céramique ancien, et vise dans un espace géographique, voire socio-économique, identique à déterminer un certain nombre de paramètres constants nous aidant à comprendre son rôle et son évolution.

Les enquêtes portèrent sur 13 groupes ethniques relevant des Giziga dits Sud et Nord, des Mofu-Gudur de plusieurs villages entourant Mokong, des Mofu dits Nord ou Mofu Diamaré (selon la dénomination adoptée par Vincent, 1991) et de leur multitude de groupements (Zulgo, Guemzek, Duvangar, ...), des Daba, des Hina, des Fali installés en pays daba, des Moundang de Mijivin parlant le Giziga, des Kanouri et des Fulbé islamisés de Maroua et ses environs proches, enfin de quelques Mafa, Arabe Soa et Toupouri dans cette même ville (Delneuf, 1991 ; 1992).

Les communautés non peules sont donc les plus nombreuses, ce qui s'explique par leur antériorité historique dans la région vis à vis des Fulbé. Dans cet ordre d'idée aussi, l'on a bien vite constaté que la production céramique des Fulbé s'est appuyée sur celle des Kanuri, qu'ils ont côtoyés tout au long du processus de leur sédentarisation dans le bassin tchadien. Mais il n'est pas exclu qu'ils aient aussi appris des groupes Kotoko, Arabes Soa, plus tardivement, ou des groupes de plaine, côtoyés pendant leur installation la plus vaste lors du XIX^e siècle.

Un peu plus de six cent potières ont donc été interrogées sur chaque épisode de leur chaîne opératoire complète, sur les formes montées et leur(s) usage(s), enfin sur les contextes sociaux, économiques et religieux qui entourent la fabrication, les produits finis et les potières elles-mêmes. Il a donc été utilisé une grille d'analyse construite à partir des données archéologiques et ethnographiques et distinguant nettement deux types d'informations :

- ◆ les critères intrinsèques relevant de la nature propre du mobilier et de sa technologie,
- ◆ les données extrinsèques qui recouvrent les contextes socio-économiques, historiques, religieux, périphériques en quelque sorte à la nature des matériaux et à leurs modes d'assemblage. Nous nous rattachons là aux principes émis par A. Gallay au sujet du mobilier céramique du Mali, étudié aussi dans un double contexte, archéologique et ethno-archéologique (Gallay, 1981 ; 1989).

Tableau 2.3 — Analyse technologique comparée

Mobilier Archéologique	Mobilier Ethnographique
Matières premières	
<ul style="list-style-type: none"> • Argile(s) de montage choisie(s) dans le milieu • Argile d'engobe rouge • Dégraissants sablo/quartzeux, chamotte grossière (selon séquence) 	<ul style="list-style-type: none"> • Argile grise/noire détritrique • Argile ferrugineuse d'engobe parfois de montage • Dégraissants organique ou sablo/quartzeux. Chamotte poudreuse selon groupes • Si emploi de 2 argiles au montage pas de dégraissant
Modes de montage	
<ul style="list-style-type: none"> • Traces de colombins • Cassures perpendiculaires sur colombins • Tampons d'argile en place • Traces concentriques de lissage interne pour collage de colombins • Radiographie sur formes ovoïdes : changement de technique entre fonds (inconnue) et haut (colombins) 	<ul style="list-style-type: none"> • 4 méthodes observées : <ul style="list-style-type: none"> – au moule, terminé aux colombins – par martelage, terminé aux colombins – commencé au colombin, puis moulé, terminé aux colombins – martelage au poing, terminé aux colombins; ou tout colombins • Critères morphologiques : <ul style="list-style-type: none"> – fonds côniques ~ montage au colombin, moulé puis colombins en final – fonds sphériques et régularité des parois et des épaisseurs ~ martelage au tampon ou moulage des fonds

IV.1 — Technologie : La compréhension et la restitution des chaînes opératoires

Éléments majeurs de ces chaînes opératoires, les matières premières et les procédés de montage ont été analysés à partir des critères classiques en matière de technologie, soit pour la nature des matériaux, leurs modes d'assemblages, les instruments intervenant, les réactions subies au montage comme au feu de cuisson. Chaque potière a ainsi été interrogée sur questionnaire et intégralement observée dans son travail. À partir des formes retrouvées, certains attributs morphologiques particuliers, les épaisseurs variables de parois, les fonds, les anses, les pieds, les marques d'outils ou empreintes ont été examinés dans la mesure où ils pouvaient répondre à des épisodes très particuliers des chaînes opératoires. Nous en avons déjà rendu compte dans l'analyse synthétique de ces enquêtes (Delneuf, 1991). Le tableau 2.3 résume les critères retenus pour les matières premières et les modes de montage composant cette analyse technologique.

Les matières premières

Les matières premières, observées sur les deux types de mobilier, consistent en argiles de montage et d'engobe, et en dégraissants. Les premières sont assez uniformes sur le mobilier moderne d'un groupe à l'autre, et répondent à un environnement ne donnant

pour choix que des matières détritiques, ferrugineuses ou des argiles de bas fonds (Tableau 2.3). Il est rarement utilisé des argiles naturellement tamisées, comme celles des termitières, et ceci uniquement pour l'affinement des parois. Le mobilier ancien témoigne de choix similaires, avec un goût plus prononcé, aux périodes récentes, à partir des XVI^e–XVII^e siècles, pour les engobes à base d'argiles ferrugineuses. Les dégraissants sont minéraux pour la plupart. Les traces de matières organiques sont très peu visibles sur le mobilier ancien. L'observation des fabrications actuelles nous a révélée un emploi fréquent de mélanges de déjections animales mêlées d'herbes, qui, à la cuisson, laissent peu de traces en négatif. La distribution de ces dégraissants dans les pâtes céramiques anciennes paraît équilibrée laissant supposer une préparation précédant le malaxage et le montage que nous appellerons calibrage. Sur le mobilier moderne, nous avons pu observer parfaitement ces étapes de tamisage et de pilage de dégraissants, laissant des particules assez grossières qui, pourtant, ne semblent pas affecter la cohésion des parois à la cuisson. L'un de ces dégraissants, la chamotte, est omniprésent dans les fabrications actuelles, employée pour que les pâtes humides ne collent pas aux mains des potières. À l'analyse, cette chamotte n'apparaît pas sur le mobilier actuel. En revanche, dans la céramique ancienne des périodes récentes de l'Âge du Fer, elle est utilisée sous une forme assez grossière, et permet à Langlois de conclure à un apport technologique nouveau qui pourrait aussi correspondre à de nouvelles populations, à compter du XVII^e siècle AD (Langlois, 1995).

Ainsi, la reconnaissance des matières premières pourrait, pour le mobilier ancien, passer par une analyse technologique très fine. Mais, le recours à des méthodes physico-chimiques ne s'avérera efficace que si l'on s'engage à réaliser un examen critique et prudent des ingrédients utilisés encore de nos jours, et à bien observer l'environnement d'où ils proviennent. Sans cela, les résultats de ces analyses n'auront qu'une trop vaste portée.

Les procédés de montage de céramique

Notre dernière remarque vaut pleinement pour ce qui concerne les modes de montage. En effet, une mise en garde initiale est indispensable. Le soin apporté aux traitements de finition, et surtout au lissage, peut oblitérer profondément et irrémédiablement les traces de montage sur le mobilier, qui, pour l'ancien, est observé une fois cuit. Ceci vaut aussi pour le mobilier actuel, que nous avons eu le loisir d'observer entièrement, et qui a montré ainsi les limites à ne pas dépasser dans les affirmations faites à ce sujet.

Sur le mobilier protohistorique, les traces de montage retrouvées, et ceci souvent grâce à l'orientation des cassures de certaines pièces, permettent de conclure à un emploi fréquent de colombins pour les parties supérieures des vases. De très récentes radiographies⁽⁵⁾ nous ont aidée à identifier un changement de technique entre fond et corps de pièces archéologiques, retrouvées entières à Mowo (les tripodes à fond conique) (Pierret, 1995). Mais, si le colombin est utilisé pour le haut du vase, le montage du fond demeure, lui, indiscernable. Par ailleurs, quelques traces de lissage bien marquées (sur le mobilier de Groumoui, par exemple) évoquent un soin accru apporté aux liaisons entre base et

(5) Effectuées par Christian Pierret, à l'INRA de Plaisir-Grignon, en France.

Tableau 2.4 — Répartition des modes de montage par groupe ethnique et famille linguistique.

Groupe ethnique	Mode de montage du corps	Mode de montage du col et des ouvertures	Famille linguistique
GIZIGA SUD branche Loulou	Martelage au tampon	Colombins	Tchadique Sud
GIZIGA SUD branche Moutouroua	Moulage	Colombins	Tchadique Sud
MOUNDANG par adoption, de Mijivin Adamaoua	Moulage	Colombins	Tchadique Sud
GIZIGA BI MARVA Nord branche Tchéré	Fonds par colombins, base moulée, corps par colombins	Colombins	Tchadique Nord
MOFOU GUDUR	Martelage au tampon d'argile	Colombins	Tchadique Sud
MOFOU DIAMARE Nord groupes de Dugur, Tchakijebbé, Mawass, Tchéré, Mikiri	Fonds par colombins, base moulée, corps par colombins	Colombins	Tchadique Nord
MOFOU branche Nord Guemzek MURGUR, MADA	Fonds par colombins, base moulée, corps par colombins	Colombins	Tchadique Nord
DABA	Martelage au tampon	Colombins	Tchadique Sud
HINA	Martelage au tampon	Colombins	Tchadique Sud
FALI (en pays daba)	Martelage au battoir	Colombins	Adamaoua
GUDE, JIMI	Martelage au tampon	Colombins	Tchadique Sud
MAFA	Martelage au tampon	Colombins	Tchadique Sud
FULBE	Fonds moulé, corps par colombins	Colombins	Niger-Kordofan
KANURI	Fonds moulé, corps par colombins	Colombins	Nilo-saharienne

haut du vase, peut-être à cause de l'empilement de colombins. Mais il a fallu associer d'autres critères (des marques sur les fonds coniques de jarre, par exemple) pour avancer, pour cette catégorie de vase et elle seule à cette époque donnée, le niveau médian de Groumoui, l'hypothèse d'un support évidé participant soit à un moulage des fonds, soit à un martelage (Delneuf, 1992, p. 108). Notre propos reste, remarquons-le, toujours au conditionnel.

Plusieurs indices, mobiliers ceux-là, vinrent alimenter nos réflexions sur l'un des procédés utilisés encore aujourd'hui : le montage par martelage. En effet, la découverte de tampons d'argile, de tailles variées, dans les niveaux supérieurs de Groumoui, de Mowo,

mais aussi de Salak (Marliac, 1991, planche XLIV D, bas gauche), vint compléter des objets identiques issus des buttes des Yaéré (Lebeuf *et al.*, 1980 : 176). Citons enfin des tampons identiques dans les sites de l'Âge du Fer Moyen et Récent (autour de 2 000 BP) du Koro Toro au Tchad (Treinen-Claustre, 1982 : figure 15 et photo 39). Ce procédé par martelage au tampon d'argile est donc employé anciennement. Et, le cheminement chronologique (de 2 000 à 200 BP en fait) et géographique des attestations de son instrument depuis le bassin lacustre septentrional vers le Diamaré central renforce l'idée de contacts entre chacune des populations, contacts étalés dans le temps et l'espace. Précisons qu'il a pu rencontrer, là, d'autres influences techniques et culturelles, que nous situons vers le nord/nord-ouest du Nigéria, en pays Haussa aujourd'hui, où les potiers montent par martelage avec cet instrument, mu par le même geste, posant leur pot sur le même support, une courte bille de bois légèrement concave (Riegger, 1977 ; Delneuf, 1987 : figure 1).

Même limitées, voire hésitantes, nos conclusions sur la partie archéologique du mobilier examiné pour les montages ouvrent des perspectives qu'un échantillon de sites plus grand aidera à vérifier. Examinons ce que peuvent y apporter les traditions actuelles de montage, observées dans notre vaste population de potières.

Au sein des treize groupes de potières interrogées, nous avons reconnu 4 modes de montage (tous sans tour et sans tournette) : au moule, terminé aux colombins ; par martelage au tampon, terminé aux colombins ; commencé au colombin, puis moulé, terminé aux colombins ; enfin par martelage au poing, terminé aux colombins. En regard des remarques précédentes, l'on notera qu'aucune méthode n'a de composante unique : deux techniques interviennent à chaque fois. Le colombin termine toujours la forme travaillée. En se référant au tableau 2.4, résumant la distribution ethnique et linguistique de ces méthodes, on observera que la distribution des méthodes de façonnage actuelles recoupe des données à la fois géographiques, historiques et linguistiques, que nous rangerions dans le domaine des critères dits extrinsèques.

La répartition géographique des techniques et des communautés ethniques distingue deux ensembles. Le premier comprend des groupes répartis au sud ou au nord de deux rivières centrales au Diamaré (la Tsanaga et le Boula). Le second englobe ceux installés en plaine ou sur les piémonts, respectivement au centre et à l'ouest du Diamaré (Barreteau et Delneuf, 1990, pp. 145–148 ; Delneuf, 1991).

La répartition par famille linguistique des techniques de montage et des groupes correspondants révèle qu'une partie des locuteurs des familles tchadiques dits sud et Adamaoua opte pour la technique au moulage ; et ceux de la famille des langues tchadiques de la « branche centrale » nord pour celle associant colombin, moulage et colombin. Le martelage au tampon concerne les locuteurs de la « branche centrale » sud de la famille tchadique, auxquels s'ajoutent les potières fali, de langue Adamaoua, en contact avec les Daba. Enfin, la famille nilo-saharienne, représentée par les seuls Kanuri monte par colombins d'un bout à l'autre de la forme, par colombins après un moulage du fond parfois, plus rarement par martelage au poing. Il faut leur associer les Fulbé, locuteurs du groupe Niger-Kordofan.

L'histoire s'insère dans ces schémas par l'intermédiaire des épisodes des mouvements migratoires révélés dans les sources orales. Mais, il reste à les dater et à les confirmer par des fouilles, où puissent être reconnus les marqueurs de ces trajectoires, et pas seulement sur la céramique. Nous nous appuyons sur les mythes de fondation des groupes non peuls et sur l'implantation historique des Fulbé. Leurs trajectoires respectives, encore hypothétiques du fait des sources orales dont elles proviennent, dessineraient un schéma, que l'on peut mettre en regard des procédés de montage, que nous verrions ainsi :

- ◆ est/ouest pour le premier (colombin, moulage et terminé aux colombins) comprenant les groupes situés au nord des deux rivières Boula et Tsanaga, se redistribuant en plaine et sur les massifs-îles entre Mora et Maroua : ce sont aujourd'hui les Mofu Nord, les Giziga Bi-Marva, certains Guemzek, Murgur, Mada de la région de Mora ;
- ◆ est/ouest puis ouest/est pour le second (martelage au tampon) employé par les groupes des piémonts centraux des Mandara et de l'ouest de la plaine du Diamaré : soit aujourd'hui ceux nommés Mofu-Gudur, Giziga Loulou, Daba, Gude, Kapsiki et Jimi et une grande partie des groupes liés aux Mafa de Mokolo. C'est la méthode dont relèvent les tampons d'argile retrouvés en stratigraphie à Mowo (aujourd'hui en pays Mofu-Gudur), et Groumoui (aujourd'hui aux confins des Giziga et des Daba), enfin à Salak réoccupé aussi par des Giziga dits Sud ;
- ◆ sud/nord puis ouest/est pour le troisième procédé (moulage et colombins), rencontré au cœur de la plaine du Diamaré : essentiellement chez les Moundang, ayant transmis leur technique aux seuls Giziga-Sud de la branche Moutouroua, venant eux du mouvement précédent, en gros de Gudur. Cette transmission s'est opérée semble-t-il au moment de la mainmise de Bildinguer (*cf. supra*, à propos du mythe de fondation de Groumoui) sur la partie centrale et orientale du pays giziga, voisins des Moundang de Mijivin et de Kaélé ;
- ◆ nord-ouest/sud-est pour le dernier procédé (tout colombins, voire martelage au poing plus rarement constaté) : chez les Kanuri, et bien entendu les Fulbé. Ce sont là les résultats de la progression plus générale des groupes peuls dans la région, principalement venant des confins nigériens et adaptant leur mode de vie au fur et à mesure de leurs contacts politico-économiques avec d'autres populations influentes de la région. Les Kanuri, au moment du séjour des pasteurs peuls au nord-est du Nigéria, en faisaient partie.

Cependant, la relation entre modes de montage sur mobilier ancien et actuel ne se fait pas aussi de la même façon. Le caractère schématique de la distribution proposée ci-dessus exige d'autant plus de complément de données que peu d'indices de montage sont identifiables sur le mobilier céramique lui-même, ancien et moderne. Pour l'appuyer, le nombre imposant de potières interrogées sauvegarderait une relative représentativité. Mais les groupes auxquels elles appartiennent ne forment pas le tiers de ceux réellement et linguistiquement représentés dans le Diamaré au sens large. Regardons donc notre schéma comme une base de réflexion.

IV.2 — Morphologie ancienne et actuelle et essai de restitution fonctionnelle

Les fonctions observées pour le mobilier actuel comportent une grande variété de paramètres et de scénario que les sites archéologiques et leurs mobiliers restituent rarement dans le détail et sans ambiguïté. De nos jours, les vases sont utilisés dans le cadre de la vie économique, agricole ou agro-pastorale, dont les détails sont entièrement perceptibles. À l'âge du fer, nous ne disposons que d'indices disparates suggérant ces contextes, et d'un mobilier de référence fragmenté.

À partir des céramiques usuelles actuelles d'abord, notre base d'analyse est donc de dégager des données objectives, notamment celles reflétant la constante la mieux représentée : celle entre forme, volume et fonction. Nous nous sommes appuyée sur les dimensions, les attributs spécifiques et le traitement de finition particulier du mobilier actuel, en demeurant très prudentes pour les conclusions transposables au mobilier ancien.

Formes, dimensions et fonctions restituables

De l'ensemble des 13 groupes interrogés, six classes fonctionnelles ont été constituées à partir des vases servant pour :

- ◆ le transport des liquides (eau et bière de mil) ;
- ◆ la conservation en grande quantité d'aliments liquides ou en grains ;
- ◆ la cuisine des aliments pâteux ;
- ◆ la cuisine des aliments en sauce ;
- ◆ la cuisson et la fermentation de la bière de mil ;
- ◆ la présentation ou le service des aliments, quelle que soit la texture de leur préparation.

D'une façon générale, l'on constate que, à l'intérieur de chaque groupe ethnique, les vases affectés à un usage ne passent que rarement d'une fonction à une autre. Lorsqu'un tel transfert survient (peu en fait), il s'observe pour des vases empruntés à un groupe ethnique différent de celui observé. L'on compte donc un à deux vases employés pour une fonction dans chacun des groupes, ce qui constitue une « panoplie domestique » de 10 à 15 vases par ménage. Seule la dernière classe, le service des repas, peut en comporter davantage, mais il s'agit souvent de bols, facilement cassables, aisément façonnables donc et multipliables. Notons enfin que la cuisson de la bière est, sans aucun doute, la fonction pour laquelle les vases (deux à trois très rigoureusement affectés à une étape précise de la préparation) sont les plus difficiles à faire, mais aussi les meilleurs marqueurs des traditions ancestrales du groupe, compte tenu sans doute de la place de ce breuvage dans la vie sociale.

Dimensions de base, traitements de finition (lissage, engobage, polissage) et attributs spécifiques (anses, pieds, mais aussi hauteur, largeur et sinuosité du col) varient parfois ensemble, parfois séparément pour caractériser un type céramique et sa fonction. L'ensemble de ces critères, constants ou variants, sur le mobilier ancien et actuel est

Tableau 2.5 — Analyse fonctionnelle comparée

Mobilier archéologique	Mobilier ethnographique
Identification générale de la fonction	
<ul style="list-style-type: none"> • Céramique en contexte domestique : foyer, jarre-silo (Groumoui), vases entiers regroupés (Mowo, Louggéréo, Groumoui) • Céramique en contexte funéraire : jarre cercueil ou dépôt funéraire (Mongossi/M. Lamotte) 	<ul style="list-style-type: none"> • 1 ou 2 vases par fonction • 10 à 15 vases par ménage • 6 fonctions usuelles de base par groupe (4 fonctions rituelles au moins chez les groupes animistes)
Analyse des critères fonctionnels	
Sur tessons et vases entiers disponibles	Sur vases entiers en contexte domestique
<i>1 – Dimensions</i>	
<ul style="list-style-type: none"> • Hauts et épais : jarres (niveaux récents) • Formes ouvertes : dispersion des diam d'ouv. de 4 à 35 cm • Formes intermédiaires : vases sphériques ou côniques moyens à ouverture éversée soit < 28 cm hauteur et < 20 cm diamètre maximum 	<ul style="list-style-type: none"> • Vase de conservation et pour la bière > 100 l • Vase de transport environ 20/30 l • Cuisine environ 20 l • 2 formes ouvertes : hauteur > 20 cm ou < 15 cm
<i>2 – Attributs morphologiques</i>	
<ul style="list-style-type: none"> • Attention à la fragmentation du mobilier • Fréquence des anses massives dans niveaux récents • Multitude de boutons collés • Pieds omniprésents sur formes de dimensions moyennes 	<ul style="list-style-type: none"> • Profil et diamètre des cols : ensemble des critères stables entre Transport, Cuisine, et Conservation • Absence de col distingue jarre de bière de jarre de conservation • Anses actives sur vases de Transport • Anse absente ou présente distingue vase de Cuisine de vase de Transport • Fonction réellement préhensive des anses-oreilles et des boutons • Pieds absents de poterie usuelle, mais conservés sur quelques formes rituelles
<i>3 – Traitements de finition</i>	
<ul style="list-style-type: none"> • Engobe : systématique sur formes ouvertes • Poli et engobé sur moitié supérieure de forme moyenne ; engobé sur moitié inférieure • Traitement absent sur filtres, jarres très épaisses 	<ul style="list-style-type: none"> • Engobe sur nombreuses formes • Poli et engobé sur formes liées à l'eau ; partitionnés sur formes de Cuisine, absents sur jarres à bière, vases de cuisson longue ou à contenu corrosif • Rapport étroit entre usage/contenu et Poli et/ou Engobe
<i>4 – Volume fonctionnel utile</i>	
<ul style="list-style-type: none"> • Forte proportion de vases hauts et larges : grands volumes • Formes ouvertes plus variées • Volumes intermédiaires plus réduits qu'aujourd'hui (< 28 cm haut) 	<ul style="list-style-type: none"> • Grands volumes : vases pour stockage ou cuisson prolongée • Volumes intermédiaires (env. 40 cm haut) diversifiés entre transport et cuisine. La distinction se fait sur les moyens de préhension et la finition • 2 formats de vase de Cuisine pour recettes alimentaires de base • 2 formats de formes ouvertes • Volumes intermédiaires (< 28 cm de haut) réservés au service de la bière (chez les animistes)

détaillé dans le tableau 2.5. Nous reprendrons ci-après quelques exemples démonstratifs, en alternant les indices pris sur la poterie moderne et sur le mobilier protohistorique.

À l'intérieur de chaque groupe ethnique de potières, l'on remarque ainsi que les vases affectés à la même classe fonctionnelle possèdent des dimensions quasi uniformes, sortes de calibres donc⁽⁶⁾. Le rapport entre les diamètres (d'ouverture et maximum) et les hauteurs (totale, de col, de corps) fait ressortir la notion de « volume utile » pour chacune des fonctions étudiées et dans chaque communauté. Plus globalement, on notera la permanence d'un volume « utile » de base pour certaines fonctions, qui correspond à une contenance de 10 litres pour les vases de cuisine, 20 à 30 pour ceux de transport, plus de 50 jusque 100–150 pour les jarres à bière et à eau (Tableau 2.5).

En outre, pour les vases de cuisine les plus couramment employés dans une maisonnée, la fonction et les dimensions utiles semblent influencer la généralisation de deux formats d'un même profil de vase pour ceux destinés aux aliments pâteux d'une part (boule de mil), et, d'autre part aux liquides (sauces de légumes). Ceci n'empêche pas que chaque communauté a ses profils, ses dimensions et ses détails décoratifs propres, mais chacune emploie systématiquement deux vases distincts. À y regarder de près, le volume compact de la boule de mil, préparée par cuisson à l'étouffée, est réservé au grand format. En parallèle, la cuisson à l'eau des sauces requiert moins d'espace, mais, nous l'avons souvent noté, une ouverture plus resserrée du petit format. Les critères fonctionnels constants, dans ce cas, demeurent donc le format double, l'ouverture large pour la boule, plus resserrée pour les sauces. Les détails, qui feront la distinction culturelle ou ethnique selon les bornes que l'on donnera à l'interprétation, sont le profil exact, le décor, les attributs spécifiques comme la forme des lèvres ou l'adjonction de poignées (comme il en apparaît sur l'une des marmites empruntée aux Fulbé).

La confusion fonctionnelle pourrait aussi affecter la jarre à bière et la jarre à eau. Leur volume respectif est proche, ce qui constitue le critère constant. Mais, leurs détails morphologiques et décoratifs aident à clarifier les choses : pour les premières pas de col, rarement un décor, aucun traitement de finition ; à l'inverse présence de tous ces critères pour les secondes.

Pourtant, un cas d'acculturation ou d'emprunt inter-culturel viendrait contredire notre conclusion. En effet, à Maroua, les femmes non islamisées, mofu, giziga ou massa, productrices de bière de mil à des fins commerciales, vont rechercher les jarres à eau fulbé ou kanuri de Mindif pour en produire davantage et la cuire mieux. C'est l'un des meilleurs exemples pour démontrer le caractère indispensable de l'insertion des données socio-économiques dans une telle analyse. Là, ces dernières permettent de conclure à une adaptation des ustensiles observés, dans ce cas pour deux des critères constants : le volume et la finition.

En regard de ces critères, les formats archéologiques restitués montrent des proportions plus restreintes et plus espacées : 30 cm de haut pour les pièces à col court, les plus fréquentes ; opposées aux pièces à très large diamètre d'ouverture sur des parois épaisses, bien plus que

(6) En plus des relevés de vases fabriqués et utilisés dans la maisonnée des potières interrogées (de 1986 à 1990), nous avons recueilli la panoplie d'une dizaine de maisonnées dans 8 villages différents (en 1992) de façon à constituer un autre échantillon, non orienté par l'enquête technologique.

les plus grandes jarres à bière ou à eau observées de nos jours (tableau 2.5). Des usages funéraires autant que domestiques peuvent être avancés pour ces grandes formes, notamment dans la tradition, maintes fois recueillies dans les sources orales, de sépultures en jarre. Citons pour la renforcer que les sites des Yaéré, du Mongossien ou dits « sao », en ont livré. Enfin, en pays Giziga méridional, à Moutouroua, les chefs étaient, jusqu'au début du XX^e siècle, enterrés en jarres, dont nous avons pu observer deux spécimens brisés dans ce même village.

Les formes ouvertes de l'Âge du Fer sont de format plus large et surtout plus haut que ceux actuels (notamment à Groumoui où plusieurs des plus grands étaient complets). Ils s'accompagnent d'un éventail plus varié de petits bols (inférieurs à 25 cm de diamètre d'ouverture) ou de coupelles souvent très petites (inférieures à 6 cm de diamètre).

Les « volumes utiles » que l'on pourrait donc attribuer aux stades de l'Âge du Fer mis au jour dans les sites étudiés, se répartiraient donc entre des formes très hautes et au cubage élevé ; des formes très moyennes aux corps peu arrondis et peu larges ; et, enfin, une multitude de formes ouvertes.

L'intervention des traitements de finition les plus élaborés (polissage et engobe) se marque le plus souvent sur les vases qui seront en contact avec des liquides, eau ou bière (Tableau 2.5). À l'inverse, leur absence signifiera le souci de ne pas mener une action laborieuse demandant du temps et du soin pour un usage qui en endommagerait le résultat. La relation rentabilité du travail / esthétique / usage est ici précise quand il s'agit d'un emploi du vase faisant intervenir le feu ou un contenant corrosif. L'investissement en temps de travail nécessaire⁽⁷⁾ joue là un rôle certain. Le but et la longévité de l'effet final semblent donc déterminants dans l'exécution de cette délicate étape de la chaîne opératoire.

C'est justement sur les vases de transport et les vases de service, les formes ouvertes donc, que l'on remarque la plus grande fréquence d'engobage et de polissage, exécutés avec grand soin (Tableau 2.5). Or, ces deux catégories de pots ne sont jamais en contact avec le feu, mais contiennent toujours des liquides. L'opposé de cette relation polissage / engobage / nature et traitement du contenu se vérifie dans le cas des vases de cuisine cités plus haut qui, constamment sur le feu, comportent des engobes et des polis appliqués sur le col, et aucun traitement ou de simples engobes grossiers sur leur corps et leur fond. Les jarres à bière, à cause de l'acidité de cette boisson, et les filtres à sel de cendre, corrosif, ne comportent évidemment aucun de ces traitements. Enfin, en dehors des bols, il est rare d'observer ces traitements répartis sur les deux faces, internes et externes, des pots. Ceci se comprend pour les formes à ouverture resserrée – et intérieur ainsi dissimulé – bien qu'elles montrent parfois sur leur bord interne une bande engobée et polie. Pour sa part, le mobilier protohistorique montre une plus forte proportion de bipolarité des engobes, dès lors que l'ouverture n'est pas étroitement refermée (Tableau 2.5).

Pour ce qui concerne le mobilier ancien, citons l'exemple des bols à fond perforé et bord cranté par des incisions décoratives. Ils évoquent aisément une fonction de filtre que l'on pourrait caractériser en plus par l'absence de polissage sur les parois pour un contenu qui l'aurait altéré (sels de cendres végétales ou ferments de bière de mil).

(7) Une demi journée pour la production hebdomadaire moyenne d'une potière Giziga qui se fera d'ailleurs aider ce jour-là.

Une relation plus ambiguë est illustrée par la très grande fréquence des vases tripodes, découverts dans les niveaux Âge du Fer de Mowo, Mongossi et Goray (de format moyen voire petit, rappelons-le), qui sont engobés sur tout le vase mais soigneusement polis sur leur moitié supérieure seulement. Fonction liée au feu, attaquant les fonds et excluant la pose d'un poli, ou plutôt aux liquides corrosifs ? Interrogeant les potières, elles signalent que de tels vases étaient fabriqués avec trois pieds pour des cuissons au feu évitant ainsi de poser le pot sur un foyer « à trois pierres » traditionnel. Or, aucune marque de feu, due à un foyer et non aux coups de feu de la cuisson propre du pot, n'a été remarquée sur les vases provenant de Mowo. L'explication n'est donc pas établie dans ce cas.

Les attributs fonctionnels (anses, pieds surtout) sont des éléments signifiants mais leur présence n'est pas toujours directement liée à la fonction du vase. Aussi est-il indispensable de bien en délimiter l'action réelle.

Les anses sont fort massives sur les vases modernes servant au transport de l'eau pour chacun des groupes ethniques étudiés. Ajoutons que leur profil et le détail du décor de ces anses se trouvent bien individualisés d'un groupe ethnique à l'autre. Elles seraient donc d'autant plus imposantes qu'elles sont actives dans la fonction affectée au vase : une anse large pour le portage d'un volume lourd ou imposant. En contrepartie, aucune anse véritable ne figure sur les jarres, de conservation ou de cuisson de la bière. Celles-ci ne bougent effectivement plus une fois installées.

À l'inverse, pourtant, un petit moyen de préhension nous incite à bien mesurer l'action qu'il commande. En effet, prenons le cas de petites anses-oreilles curieusement placées sous le bord de bols utilisés pour la cuisson des sauces empruntés aux Fulbé. Ces pièces vont constamment au feu, et sont rangées près des foyers. Leurs anses ne se justifiaient donc qu'esthétiquement. Or, par un geste secondaire, elles servent bien à porter. En effet, la cuisinière retire ces bols du feu très rapidement sur une très courte distance, allant du feu à l'endroit où elle va tourner la sauce juste devant ses pieds. Or, à ce titre, pour ne pas se brûler, elle passe justement une baguette dans la perforation des anses-oreilles.

Les anses massives apparaissent moins développées sur le mobilier protohistorique, à l'exception des niveaux récents de Mowo où elles sont très larges, ou de Mongossi où des anses-oreilles d'un bandeau plus large sont attachées à de grandes coupes en forme de coquetiers. En revanche, les boutons et tétons abondent tout au long des séquences protohistoriques. Ce sont des boutons de même type que l'on retrouve sur les jarres à bière Giziga et Daba aujourd'hui, pour un usage décoratif certain mais aussi préhensif puisqu'ils permettent de mieux serrer les cordes qui entoureront le haut des jarres pour éviter d'éclater au feu pendant la cuisson de la bière (qui peut durer trois jours continus).

La massivité des anses actuelles ou récentes serait-elle en rapport avec l'augmentation des volumes céramiques (d'un même endroit comme Mowo), volumes qui correspondent à une charge utile de près de 30 litres d'eau (en plus de leur poids à vide de 5 à 8 kg selon les groupes) portée sur la tête ou sur la nuque selon les groupes ?

Par ailleurs, ce volume utile ne serait-il pas aussi déterminé par la nécessité de stocker davantage de réserves d'eau dans la maisonnée, soit à cause de l'augmentation de ses occupants, soit à cause du niveau des puits bien plus fluctuant et aléatoire du fait d'un assèchement du climat progressif depuis le début du XX^e siècle au moins ?

S'il est encore difficile de répondre à ces questions, l'on avancera que le transport des liquides (eau et surtout bière de mil) se fait sur des distances de plus en plus longues de nos jours du fait de la dispersion des puits (pour l'eau) ou des marchés (pour la bière) en plaine, ou en montagne de la topographie difficile à parcourir avec plusieurs dizaines de litres sur la tête (comme au nord de Maroua ou de Mora).

Les pieds apparaissent en nombre sur le mobilier archéologique (Mowo, Mongossi, Goray), mais plus du tout sur les productions usuelles actuelles. Or, ces vases tripodes anciens sont de dimensions assez réduites pour qu'il ait été nécessaire de multiplier l'assise par trois pieds hauts et effilés pour en assurer l'équilibre. La relation supposée de ces tripodes anciens avec le contact direct avec le feu a été évoquée plus haut sans trouver de preuve sur le mobilier lui-même. Enfin, garantir l'équilibre par des pieds n'est pas obligatoire sur les sols de maisonnées souvent sableux.

En revanche, les pieds sont toutefois présents sur certaines formes rituelles⁽⁸⁾ (les vases de cuisson de viande rituelle chez les Mofu-Gudur, les Daba). Serait-ce la « récupération moderne », sous une forme rituelle, d'une poterie ancienne usuelle ayant traversé les épisodes complexes, et difficiles à saisir, d'une certaine acculturation ? Cet argument vaudrait certainement pour de nombreux détails morphologiques ou décoratifs présents sur la céramique rituelle actuelle, mais nous entraînerait ici dans de trop longs développements.

CONCLUSION

Bien que semblant écartelés, les travaux archéologiques sur le Diamaré central ont permis de dresser un tableau désormais clair des épisodes historiques, des aires de peuplement, et, surtout, de la portée que ces dernières ont eu sur le milieu. En ces zones d'aridification soutenue, ce n'est pas un aspect négligeable. L'impression première est celle d'une grande complexité des composantes de ces aires de peuplement, des mouvements opérés à l'intérieur et sur les marges de la région, et enfin des différents tableaux culturels qui se sont successivement dessinés.

Dans cette impression, il revient une part non négligeable aux peuplements des régions voisines, riverains du Logone, du lac Tchad, ou trans-montagnards, qui ont progressivement fait de ce Diamaré une zone de circulation intense, notamment à partir du XVI^e siècle AD. Ceci se reporte tout autant fortement sur les traditions céramiques actuelles où l'on remarque bien les influences des Kanuri, par exemple, groupe occupant le nord-est du Nigéria, sur les pratiques fulbé.

Parallèlement, les conclusions relevant de l'étude ethno-archéologique apparaîtront sans aucun doute d'une plus vaste amplitude et ne répondant pas directement à une

(8) Quelques groupes animistes ont fait l'objet d'enquêtes sur leurs poteries rituelles œuvrant dans les funérailles, l'ancestralisation des défunts, les naissances particulières, les cultes domestiques. Ce sont là les contextes les plus ambigus que l'archéologie puisse restituer. Nous y ferons référence dans des cas précis et elles feront l'objet de développements ultérieurs.

recherche de correspondances historiques. Il convient en effet de leur opposer une étude du mobilier archéologique fondée sur un échantillon plus vaste. Gardons cependant à l'esprit que l'un et l'autre aspect de l'analyse a, dans ce cas précis, l'immense avantage de reposer sur un ensemble géo-historique identique, sans pour autant aller vers un comparatisme systématique et sans réserves entre ancien et actuel. La variabilité des traditions, ravivées par les phénomènes d'acculturation, est à ce titre un garde-fou utile. Il convient toutefois de ne pas trop tarder de relever ces traditions tant les tentations vers les matériaux modernes, mais encore chers pour les ménages de cette région essentiellement agricoles, sont fortes.

Les travaux des équipes archéologiques, Orstom et MESRES pour ce qui nous concerne, sont aujourd'hui arrêtés dans ce Diamaré central, et, on l'espère, simplement interrompus. Les thèmes de recherche abondent cependant, et l'ouverture de nouveaux terrains ces deux dernières années, aux limites entre forêt et savane, ne manqueront pas de faire appel aux fondements du peuplement des parties septentrionales du pays, et plus particulièrement à l'Adamaoua qui ne paraît pas être d'une limite infranchissable aux courants comme aux traditions.

BIBLIOGRAPHIE

- BALFET H., 1966. — La céramique comme document archéologique. *Bulletin Société Préhistorique de France* 53 : 279–310.
- BARRETEAU D., DELNEUF M., 1990. — La céramique traditionnelle giziga et mofu (nord Cameroun) : étude comparée des techniques, des formes et du vocabulaire. In : *Relations interethniques et culture matérielle dans le bassin du lac Tchad*. Actes du III^e colloque MEGA TCHAD (11 - 12 sept. 1986). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris, pp. 121–155.
- BARRETEAU D., JUNGRAYTHMAYR H., 1993. — Calculs lexicostatistiques et glottochronologiques sur les langues tchadiques. In : *Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad*. Actes du coll. Mega Tchad (11-12 sept. 1989). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris, pp. 103–140.
- COLLARD CH., 1981. — La société Guidar du nord Cameroun. In : Tardits C., *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Actes du coll. CNRS n°551 (1974). CNRS, Paris, pp. 131–138.
- CONNAH G., 1981. — *Three thousand years in Africa*. New studies in archaeology, Cambridge University Press, Cambridge.
- DAVID N., 1971. — The Fulani compound and the archaeologist. *World Archaeology* 3(2) : 111–131.
- DAVID N., MAC EACHERN S., 1988. — The Mandara Archaeological project. Preliminary results of the 1984 season. In : *Le milieu et les Hommes*. Actes du Coll. Mega Tchad (3 - 4 octobre 1985). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris, pp. 51–80.
- DELNEUF M., 1983. — Prospection des sites néolithiques et post-néolithiques au Diamaré est (Nord Cameroun) (Janv.-fév. 1982). In : Marliac A., Rapp J., Delneuf M. (Eds), *Reconnaissances archéologiques au Cameroun septentrional. Les basses vallées des mayo Louti, Tsanaga et Boula*. Orstom - DGRST Cameroun, Paris. Ronéoté, pp. 69–111.

- DELNEUF M., 1985. — *Prospections archéologiques et enquêtes sur la poterie traditionnelle*. Orstom-MESRES, Paris, Ronéoté, 95 p.
- DELNEUF M., 1987. — Histoire du peuplement et cultures matérielles : la poterie Giziga du Diamaré (Nord Cameroun). In : *Les langues tchadiques dans le bassin du lac Tchad*. Actes du 1^{er} colloque MEGA TCHAD. (oct. 1984). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris pp. 87–103.
- DELNEUF M., 1991. — Un champ particulier de l'expérimentation en céramique : les ateliers de poterie traditionnelle du nord Cameroun. In : *25 ans d'études technologiques : bilan et perspectives*. Actes des XI^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes (18-20 octobre 1990). APDCA/C.R.A.-CNRS, Antibes : 65–86.
- DELNEUF M., 1992. — Approche ethno-archéologique de la poterie du village protohistorique de Groumoui (Nord Cameroun). In : *Ethno-archéologie : Justification, Limites, Perspectives*. XII^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes. C.R.A.CNRS. (17-20 oct. 1991). APDCA/CRA-CNRS, Antibes, pp. 103–113.
- DELNEUF M., MEDUS J., (1998). — Etude comparée de deux environnements de la protohistoire du nord Cameroun : paysages de Groumoui et de Mowo. In : *L'homme et le milieu végétal*. Actes du colloque MEGA TCHAD Paris (18-20 sept. 1991). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris.
- DELNEUF M., OTTO T., 1995. — Notes sur quelques espèces évoquant l'environnement et les usages alimentaires en vigueur à l'époque protohistorique dans l'extrême nord du Cameroun. In : *Milieu, Sociétés et archéologues*. Réunion des archéologues de l'Orstom, 30 - 31 Mars 1992. Orstom-Karthala, Paris pp. 151–161.
- DIGARA C., 1988. — *Le paléolithique au Cameroun septentrional : prospection et étude technologique d'ensembles lithiques*. Thèse de III^e cycle. Université Paris X, Nanterre, 426 p.
- DURAND A., MATHIEU P., 1980. — Le quaternaire supérieur sur la rive sud du lac Tchad. *Cahiers de l'Orstom. Série Géologie*, 11(2) : 189–203.
- ESSOMBA J.-M., 1992. — *L'archéologie au Cameroun*. Actes du colloque de Yaoundé (Janv. 1986). Karthala, Paris.
- FOURNEAU J., 1938. — Une tribu païenne du Nord Cameroun : les Guiziga (Moutouroua). Contribution ethnologique. *Journal de la Société des Africanistes*, 8 : 163–195.
- GALLAY A., 1981. — *Le samyééré Dogon. Archéologie d'un isolat. Mali*. Collection Recherche sur les Grandes Civilisations, Mémoire n°14, Association pour le Développement des Publications Francophones, Paris.
- GALLAY A., HUYSECOM E., 1989. — *Ethno-archéologie africaine. Un programme d'étude sur la céramique récente du Delta Intérieur du Niger*. Document du Département d'Anthropologie et d'Ecologie N°14, Université de Genève. 136 p.
- HOLL A., 1988. — *Houlouf I. Archéologie des sociétés préhistoriques du Nord Cameroun*. B A R International Series 456, Cambridge.
- HOLL A., 1992. — Système archéologique et processus culturels. Essai d'archéologie régionale dans le secteur de Houlouf (Nord Cameroun). In : Essomba J.M. (Éd.), *L'archéologie au Cameroun*. Karthala, Paris, pp. 51–78.
- LAMOTTE M., MARLIAC A., 1990. — Des structures complexes résultant de processus naturels et anthropiques : exemple du tertre de Mongossi au Nord Cameroun. In : *Pour un meilleur dialogue en archéologie*. Journée GMPCA. Numéro spécial du *Bulletin de la Société Préhistorique de France*, Paris pp. 420–428.

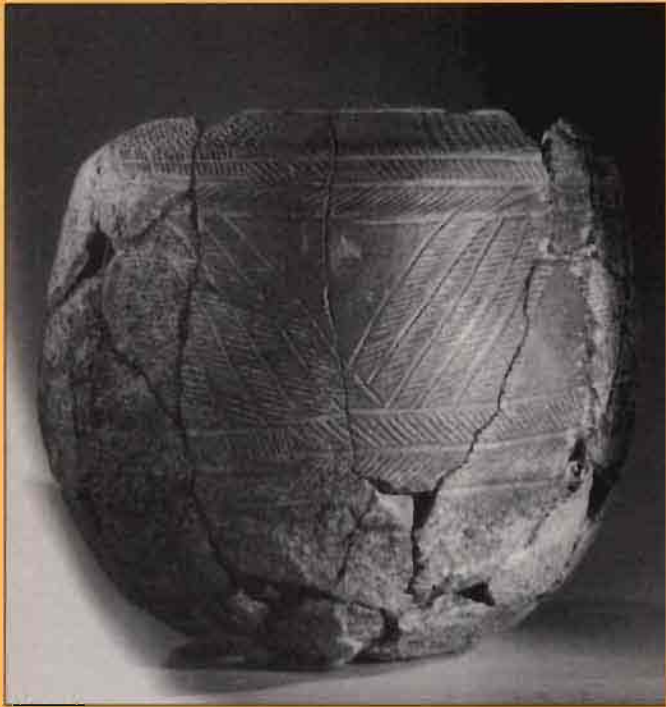
- LEBEUF J.P., LEBEUF A., 1969. — *Carte archéologique des abords du lac Tchad*. CNRS, Paris, 200 p., cartes et notice.
- LEBEUF J.P., LEBEUF A., TREINEN-CLAUSTRE F., COURTIN J., 1980. — *Le gisement sao de Mdagga (Tchad)*. Collection Afrique ancienne, Société d'ethnographie, Paris.
- LESTRINGANT J., 1964. — *Le pays de Guider au Cameroun : essai d'histoire régionale*. Paris, Ronéoté, 466 p.
- MALEY J., 1981. — Etudes palynologiques dans le bassin du lac Tchad et paléoclimatologie de l'Afrique nord tropicale de 30 000 ans à l'époque actuelle. Travaux et Documents n°129, Orstom, Paris.
- MALEY J., 1993. — Chronologie calendaire des principales fluctuations du lac Tchad au cours des derniers millénaires : le rôle des données historiques. In : *Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad*. Colloque Mega Tchad, 1989. Colloques et Séminaires, Orstom, Paris, pp. 161-163.
- MARLIAC A., 1978. — Prospection de sites néolithiques et post-néolithiques du Diamaré (Nord Cameroun). *Cahiers de l'Orstom. Série Sciences Humaines*, 15(4) : 333-351.
- MARLIAC A., 1987. — Introduction au Paléolithique du Cameroun Septentrional. *L'Anthropologie* 91(2) : 521-558.
- MARLIAC A., 1991. — *De la Préhistoire à l'Histoire au Cameroun septentrional*. Coll. Etudes et Thèses, Orstom, Paris.
- MARLIAC A., 1995. — Esquisse géochronologique de l'évolution des sociétés pendant les deux derniers millénaires au Diamaré (Cameroun septentrional) : les données disponibles et leur intégration. In : *Milieu, sociétés et archéologies*. Orstom Karthala, Paris, pp. 197-209.
- MOHAMMADOU E., 1976. — *L'histoire des Peuls Ferôbe du Diamaré. Maroua et Petté*. Institut for the Study of Languages and cultures of Asia and Africa. ICCAA, Tokyo.
- OTTO T., 1993. — *Phyto-archéologie des sites archéologiques de l'Age du Fer au Diamaré, Nord du Cameroun : le site de Salak*. Thèse de Doctorat, Université de Montpellier II.
- OTTO T., DELNEUF M., (1998). — Evolution des ressources alimentaires et des paysages au Nord Cameroun : apport de la Protohistoire. In : M. Chastanet, J.P. Chrétien (Éds), *Plantes, Paysages et Histoire en Afrique sub-saharienne*. Actes du séminaire de l'URA 363 du CNRS-Centre de Recherche Africaine (mai 1994), Orstom-Karthala.
- PIERRET C., 1995. — *Analyse technologique des céramiques archéologiques : développements méthodologiques pour l'identification des techniques de façonnage*. Thèse d'Archéologie, Université Paris I.
- PONTIÉ G., 1973. — *Les Guiziga du Cameroun septentrional*. Mémoire n° 65, Orstom, Paris.
- QUECHON G., 1974. — Un site protohistorique de Maroua (Nord Cameroun). *Cahiers de l'Orstom. Série Sciences Humaines*, 11(1) : 3-46.
- RAPP J., 1983. — Rapport de mission au Cameroun septentrional (mai, juin 1981). In : Marliac A., Rapp J., Delneuf M. (Eds), *Reconnaissances archéologiques au Cameroun septentrional. Les basses vallées des mayo Louti, Tsanaga et Boula*. Orstom, DGRST Cameroun, Paris, Ronéoté, pp. 17-68.
- RICE P., 1987. — *Pottery analysis : a sourcebook*. Chicago University Press, Chicago.
- RIEGGER H., 1977. — *Poterie primitive*. Dessain et Tolra, Paris

- SEIGNOBOS C., 1991a. — Le rayonnement de la chefferie théocratique de Gudur (Nord Cameroun).
In: Du politique à l'économique. Etudes historiques dans le bassin du lac Tchad. Actes du IV^e colloque Mega Tchad (Paris, 14–16 septembre 1988). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris pp. 225–315.
- SEIGNOBOS C., 1991b. — Les Murgur ou l'identification ethnique par la forge (Nord Cameroun).
In: Forge et forgerons. Actes du IV^e colloque Mega Tchad (septembre 1988). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris, pp. 43–226
- TREINEN-CLAUSTRE F., 1982. — *Sahara et Sahel à l'Âge du Fer.* Mémoires de la Société des Africanistes, Paris.
- VINCENT J.-F., 1991. — *Princes montagnards du Nord Cameroun.* L'Harmattan, Paris.
- WILSON M.-C., 1988. — Geoarchaeology and archaeological visibility in the northern Mandara mountains and Mora plain, Cameroon, preliminary results. *In: Recherches comparatives et historiques dans le bassin du lac Tchad.* Actes du coll. Méga Tchad (1985). Colloques et Séminaires, Orstom, Paris, pp. 9–50.

**Michèle DELNEUF, Joseph-Marie ESSOMBA
et Alain FROMENT (éds)**

*Paléo-anthropologie
en Afrique centrale*

Un bilan de l'archéologie au Cameroun



L'Harmattan

Collection *Études Africaines*

Dernières parutions

Denis ROPA, *L'Ouganda de Yoweri Museveni.*

Louis NGOMO OKITEMBO, *L'engagement politique de l'Eglise catholique au Zaïre 1960 - 1992.*

André FOFANA, *Afrique Noire. Les enjeux d'un nouveau départ.*

Louis SANGARE, *Les fondements économiques d'un Etat confédéral en Afrique de l'Ouest.*

Elisabeth BOESEN, Christine HARDUNG, Richard KUBA (dir), *Le Borgou - regards sur une région ouest-africaine.*

Pierre PIGEON, *Les activités informelles en République centrafricaine.*

Josias SEMUJANGA, *Récits fondateurs de drame rwandais.*

Moussa DIAW, *La politique étrangère de la Mauritanie.*

En couverture : Poterie carénée du site Ndjolé Pk5 (hauteur 170 mm).

Datée de 2400 ans BP, cette céramique appartient à la tradition néolithique *Epona* de la moyenne vallée de l'Ogooué (Gabon), in Richard Oslisly et Bernard Peyrot, *L'Art préhistorique gabonais, 1887-1987, Centenaire de la recherche préhistorique au Gabon*, Rotary-Club de Libreville-Okoumé, Multipress Gabon, 1987.

Michèle Delneuf, Joseph-Marie Essomba
et Alain Froment (éds)

PALÉO-ANTHROPOLOGIE EN AFRIQUE CENTRALE

Un bilan de l'archéologie au Cameroun

L'Harmattan
5-7, rue de l'École Polytechnique
75005 Paris - FRANCE

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) - CANADA H2Y 1K9